

Patrick Modiano

Dans le café
de la jeunesse
perdue

Gallimard

*À la moitié du chemin de la vraie
vie, nous étions environnés d'une
sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant
de mots railleurs et tristes, dans le café
de la jeunesse perdue.*

GUY DEBORD

Des deux entrées du café, elle empruntait toujours la plus étroite, celle qu'on appelait la porte de l'ombre. Elle choisissait la même table au fond de la petite salle. Les premiers temps, elle ne parlait à personne, puis elle a fait connaissance avec les habitués du Condé dont la plupart avaient notre âge, je dirais entre dix-neuf et vingt-cinq ans. Elle s'asseyait parfois à leurs tables, mais, le plus souvent, elle était fidèle à sa place, tout au fond.

Elle ne venait pas à une heure régulière. Vous la trouviez assise là très tôt le matin. Ou alors, elle apparaissait vers minuit et restait jusqu'au moment de la fermeture. C'était le café qui fermait le plus tard dans le quartier avec Le Bouquet et La Pergola, et celui dont la clientèle était la plus étrange. Je me demande, avec le temps, si ce n'était pas sa seule présence qui donnait à ce lieu et à ces gens leur

étrangeté, comme si elle les avait imprégnés tous de son parfum.

Supposons que l'on vous ait transporté là les yeux bandés, que l'on vous ait installé à une table, enlevé le bandeau et laissé quelques minutes pour répondre à la question : Dans quel quartier de Paris êtes-vous ? Il vous aurait suffi d'observer vos voisins et d'écouter leurs propos et vous auriez peut-être deviné : Dans les parages du carrefour de l'Odéon que j'imagine toujours aussi morne sous la pluie.

Un photographe était entré un jour au Condé. Rien dans son allure ne le distinguait des clients. Le même âge, la même tenue vestimentaire négligée. Il portait une veste trop longue pour lui, un pantalon de toile et de grosses chaussures militaires. Il avait pris de nombreuses photos de ceux qui fréquentaient Le Condé. Il en était devenu un habitué lui aussi et, pour les autres, c'était comme s'il prenait des photos de famille. Bien plus tard, elles ont paru dans un album consacré à Paris avec pour légendes les simples prénoms des clients ou leurs surnoms. Et elle figure sur plusieurs de ces photos. Elle accrochait mieux que les autres la lumière, comme on dit au cinéma. De tous, c'est elle que l'on remarque d'abord. En bas de page, dans les légendes, elle est mentionnée sous le prénom de « Louki ». « De

gauche à droite : Zacharias, Louki, Tarzan, Jean-Michel, Fred et Ali Cherif... » « Au premier plan, assise au comptoir : Louki. Derrière elle, Annet, Don Carlos, Mireille, Adamov et le docteur Vala. » Elle se tient très droite, alors que les autres ont des postures relâchées, celui qui s'appelle Fred, par exemple, s'est endormi la tête appuyée contre la banquette de moleskine et, visiblement, il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours. Il faut préciser ceci : le prénom de Louki lui a été donné à partir du moment où elle a fréquenté Le Condé. J'étais là, un soir où elle est entrée vers minuit et où il ne restait plus que Tarzan, Fred, Zacharias et Mireille, assis à la même table. C'est Tarzan qui a crié : « Tiens, voilà Louki... » Elle a paru d'abord effrayée, puis elle a souri. Zacharias s'est levé et, sur un ton de fausse gravité : « Cette nuit, je te baptise. Désormais, tu t'appelleras Louki. » Et à mesure que l'heure passait et que chacun d'eux l'appelait Louki, je crois bien qu'elle se sentait soulagée de porter ce nouveau prénom. Oui, soulagée. En effet, plus j'y réfléchis, plus je retrouve mon impression du début : elle se réfugiait ici, au Condé, comme si elle voulait fuir quelque chose, échapper à un danger. Cette pensée m'était venue en la voyant seule, tout au fond, dans cet endroit où personne ne pouvait la

remarquer. Et quand elle se mêlait aux autres, elle n'attirait pas non plus l'attention. Elle demeurait silencieuse et réservée et se contentait d'écouter. Et je n'étais même dit que pour plus de sécurité elle préférerait les groupes bruyants, les « grandes gueules », sinon elle n'aurait pas été presque toujours assise à la table de Zacharias, de Jean-Michel, de Fred, de Tarzan et de la Houpa... Avec eux, elle se fondait dans le décor, elle n'était plus qu'une comparse anonyme, de celles que l'on nomme dans les légendes des photos : « Personne non identifiée » ou, plus simplement, « X ». Oui, les premiers temps, au Condé, je ne l'ai jamais vue en tête à tête avec quelqu'un. Et puis, il n'y avait aucun inconvénient à ce que l'une des grandes gueules l'appelle Louki à la cantonade puisque ce n'était pas son vrai prénom.

Pourtant, à bien l'observer, on remarquait certains détails qui la différenciaient des autres. Elle mettait à sa tenue vestimentaire un soin inhabituel chez les clients du Condé. Un soir, à la table de Tarzan, d'Ali Cherif et de la Houpa, elle allumait une cigarette et j'avais été frappé par la finesse de ses mains. Et surtout, ses ongles brillaient. Ils étaient recouverts de vernis incolore. Ce détail risque de paraître futile. Alors soyons plus graves. Il faut pour cela donner quelques précisions sur les habitués du

Condé. Ils avaient donc entre dix-neuf et vingt-cinq ans, sauf quelques clients comme Babilée, Adamov ou le docteur Vala qui atteignaient peu à peu la cinquantaine, mais on oubliait leur âge. Babilée, Adamov et le docteur Vala étaient fidèles à leur jeunesse, à ce que l'on pourrait appeler du beau nom mélodieux et désuet de « bohème ». Je cherche dans le dictionnaire « bohème » : Personne qui mène une vie vagabonde, sans règles ni souci du lendemain. Voilà une définition qui s'appliquait bien à celles et à ceux qui fréquentaient Le Condé. Certains comme Tarzan, Jean-Michel et Fred prétendaient avoir eu affaire de nombreuses fois à la police depuis leur adolescence et la Houpa s'était échappée à seize ans de la maison de correction du Bon-Pasteur. Mais on était sur la Rive gauche et la plupart d'entre eux vivaient à l'ombre de la littérature et des arts. Moi-même, je faisais des études. Je n'osais pas le leur dire et je ne me mêlais pas vraiment à leur groupe.

J'avais bien senti qu'elle était différente des autres. D'où venait-elle avant qu'on lui ait donné son prénom ? Souvent, les habitués du Condé avaient un livre à la main qu'ils posaient négligemment sur la table et dont la couverture était tachée de vin. *Les Chants de Maldoror*. *Les Illuminations*. *Les Barricades mystérieuses*.

Mais elle, au début, elle avait toujours les mains vides. Et puis, elle a voulu sans doute faire comme les autres et un jour, au Condé, je l'ai surprise, seule, qui lisait. Depuis, son livre ne la quittait pas. Elle le plaçait bien en évidence sur la table, quand elle se trouvait en compagnie d'Adamov et des autres, comme si ce livre était son passeport ou une carte de séjour qui légitimait sa présence à leurs côtés. Mais personne n'y prêtait attention, ni Adamov, ni Babilée, ni Tarzan, ni la Houpa. C'était un livre de poche, à la couverture salie, de ceux que l'on achète d'occasion sur les quais et dont le titre était imprimé en grands caractères rouges : *Horizons perdus*. À l'époque, cela ne m'évoquait rien. J'aurais dû lui demander le sujet du livre, mais je m'étais dit bêtement qu'*Horizons perdus* n'était pour elle qu'un accessoire et qu'elle faisait semblant de le lire pour se mettre au diapason de la clientèle du Condé. Cette clientèle, un passant qui aurait jeté un regard furtif de l'extérieur — et même appuyé un instant son front contre la vitre — l'aurait prise pour une simple clientèle d'étudiants. Mais il aurait bientôt changé d'avis en remarquant la quantité d'alcool que l'on buvait à la table de Tarzan, de Mireille, de Fred et de la Houpa. Dans les paisibles cafés du Quartier latin, on n'aurait jamais bu comme ça. Bien

sûr, aux heures creuses de l'après-midi, Le Condé pouvait faire illusion. Mais à mesure que le jour tombait, il devenait le rendez-vous de ce qu'un philosophe sentimental appelait « la jeunesse perdue ». Pourquoi ce café plutôt qu'un autre ? À cause de la patronne, une Mme Chadly qui ne semblait s'étonner de rien et qui manifestait même une certaine indulgence pour ses clients. Bien des années plus tard, alors que les rues du quartier n'offraient plus que des vitrines de boutiques de luxe et qu'une maroquinerie occupait l'emplacement du Condé, j'ai rencontré Mme Chadly sur l'autre rive de la Seine, dans la montée de la rue Blanche. Elle ne m'a pas tout de suite reconnu. Nous avons marché un long moment côte à côte en parlant du Condé. Son mari, un Algérien, avait acheté le fonds après la guerre. Elle se souvenait des prénoms de nous tous. Elle se demandait souvent ce que nous étions devenus, mais elle ne se faisait guère d'illusions. Elle avait su, dès le début, que cela tournerait très mal pour nous. Des chiens perdus, m'a-t-elle dit. Et au moment de nous quitter devant la pharmacie de la place Blanche, elle m'a confié, en me regardant droit dans les yeux : « Moi, celle que je préférais, c'était Louki. »

Quand elle était à la table de Tarzan, de Fred et de la Houpa, buvait-elle autant qu'eux

ou faisait-elle semblant, pour ne pas les fâcher ? En tout cas, le buste droit, les gestes lents et gracieux, et le sourire presque imperceptible, elle tenait rudement bien l'alcool. Au comptoir, il est plus facile de tricher. Vous profitez d'un moment d'inattention de vos amis ivrognes pour vider votre verre dans l'évier. Mais là, à l'une des tables du Coudé, c'était plus difficile. Ils vous forçaient à les suivre dans leurs beuveries. Ils se montraient, là-dessus, d'une extrême susceptibilité et vous considéraient comme indignes de leur groupe si vous ne les accompagniez pas jusqu'au bout de ce qu'ils appelaient leurs « voyages ». Quant aux autres substances toxiques, j'avais cru comprendre sans en être sûr que Louki en usait, avec certains membres du groupe. Pourtant, rien dans son regard et son attitude ne laissait supposer qu'elle visitait les paradis artificiels.

Je me suis souvent demandé si l'une de ses connaissances lui avait parlé du Condé avant qu'elle y entre pour la première fois. Ou si quelqu'un lui avait donné rendez-vous dans ce café et n'était pas venu. Alors, elle se serait posée, jour après jour, soir après soir, à sa table, en espérant le retrouver dans cet endroit qui était le seul point de repère entre elle et cet inconnu. Aucun autre moyen de le joindre. Ni adresse. Ni numéro de téléphone. Juste un

prénom. Mais peut-être avait-elle échoué là par hasard, comme moi. Elle se trouvait dans le quartier et elle voulait s'abriter de la pluie. J'ai toujours cru que certains endroits sont des aimants et que vous êtes attiré vers eux si vous marchez dans leurs parages. Et cela de manière imperceptible, sans même vous en douter. Il suffit d'une rue en pente, d'un trottoir ensoleillé ou bien d'un trottoir à l'ombre. Ou bien d'une averse. Et cela vous amène là, au point précis où vous deviez échouer. Il me semble que Le Condé, par son emplacement, avait ce pouvoir magnétique et que si l'on faisait un calcul de probabilités le résultat l'aurait confirmé : dans un périmètre assez étendu, il était inévitable de dériver vers lui. J'en sais quelque chose.

L'un des membres du groupe, Bowing, celui que nous appelions « le Capitaine », s'était lancé dans une entreprise que les autres avaient approuvée. Il notait depuis bientôt trois ans les noms des clients du Condé, au fur et à mesure de leur arrivée, avec, chaque fois, la date et l'heure exacte. Il avait chargé deux de ses amis de la même tâche au Bouquet et à La Pergola, qui restaient ouverts toute la nuit. Malheureusement, dans ces deux cafés, les clients ne voulaient pas toujours dire leur nom. Au fond, Bowing cherchait à sauver de

l'oublie les papillons qui tournent quelques instants autour d'une lampe. Il rêvait, disait-il, d'un immense registre où auraient été consignés les noms des clients de tous les cafés de Paris depuis cent ans, avec mention de leurs arrivées et de leurs départs successifs. Il était hanté par ce qu'il appelait « les points fixes ».

Dans ce flot ininterrompu de femmes, d'hommes, d'enfants, de chiens, qui passent et qui finissent par se perdre au long des rues, on aimerait retenir un visage, de temps en temps. Oui, selon Bowing, il fallait au milieu du maelström des grandes villes trouver quelques points fixes. Avant de partir pour l'étranger, il m'avait donné le cahier où sont répertoriés, jour par jour, pendant trois ans, les clients du Condé. Elle n'y figure que sous son prénom d'emprunt, Louki, et elle est mentionnée pour la première fois un 23 janvier. L'hiver de cette année-là était particulièrement rigoureux, et certains de nous ne quittaient pas Le Condé de toute la journée pour se protéger du froid. Le Capitaine notait aussi nos adresses de sorte que l'on pouvait imaginer le trajet habituel qui nous menait, chacun, jusqu'au Condé. C'était encore une manière, pour Bowing, d'établir des points fixes. Il ne mentionne pas tout de suite son adresse à elle. C'est seulement un 18 mars que nous lisons : « 14 heures. Louki, 16, rue Fermat,

XIV^e arrondissement. » Mais le 5 septembre de la même année, elle a changé d'adresse : « 23 h 40. Louki, 8, rue Cels, XIV^e arrondissement. » Je suppose que Bowing, sur de grands plans de Paris, dessinait nos trajets jusqu'au Condé et que pour cela le Capitaine se servait de stylos bille d'encre différentes. Peut-être voulait-il savoir si nous avions une chance de nous croiser les uns les autres avant même d'arriver au but.

Justement, je me souviens d'avoir rencontré Louki un jour dans un quartier que je ne connaissais pas et où j'avais rendu visite à un cousin lointain de mes parents. En sortant de chez lui, je marchais vers la station de métro Porte-Maillot, et nous nous sommes croisés tout au bout de l'avenue de la Grande-Armée. Je l'ai dévisagée et elle aussi m'a fixé d'un regard inquiet, comme si je l'avais surprise dans une situation embarrassante. Je lui ai tendu la main : « On s'est déjà vus au Condé », lui ai-je dit, et ce café m'a semblé brusquement à l'autre bout du monde. Elle a eu un sourire gêné : « Mais oui... au Condé... » C'était peu de temps après qu'elle y avait fait sa première apparition. Elle ne s'était pas encore mêlée aux autres et Zacharias ne l'avait pas encore baptisée Louki. « Drôle de café, hein, Le Condé... » Elle a eu un hochement de tête pour m'approu-

ver. Nous avons fait quelques pas ensemble et elle m'a dit qu'elle habitait par ici, mais qu'elle n'aimait pas du tout ce quartier. C'est idiot, j'aurais pu savoir ce jour-là son vrai prénom. Puis nous nous sommes quittés à la porte Maillot, devant l'entrée du métro, et je l'ai regardée qui s'éloignait vers Neuilly et le bois de Boulogne, d'une démarche de plus en plus lente, comme pour laisser à quelqu'un l'occasion de la retenir. J'ai pensé qu'elle ne reviendrait plus au Condé et que je n'aurais plus jamais de ses nouvelles. Elle disparaîtrait dans ce que Bowring appelait « l'anonymat de la grande ville », contre quoi il prétendait lutter en remplissant de noms les pages de son cahier. Un Clairefontaine à couverture rouge plastifiée de cent quatre-vingt-dix pages. Pour être franc, cela n'avance pas à grand-chose. Si l'on feuillette le cahier, à part des noms et des adresses fugitives, on ne sait rien de toutes ces personnes ni de moi. Sans doute le Capitaine jugeait-il que c'était déjà beaucoup de nous avoir nommés et « fixés » quelque part. Pour le reste... Au Condé, nous ne nous posions jamais de questions les uns aux autres concernant nos origines. Nous étions trop jeunes, nous n'avions pas de passé à dévoiler, nous vivions au présent. Même les clients plus âgés, Adamov, Babilée ou le docteur Vala, ne fai-

saient jamais aucune allusion à leur passé. Ils se contentaient d'être là, parmi nous. Ce n'est qu'aujourd'hui, après tout ce temps, que j'éprouve un regret : j'aurais voulu que Bowington soit plus précis dans son cahier, et qu'il ait consacré à chacun une petite notice biographique. Croyait-il vraiment qu'un nom et une adresse suffiraient, plus tard, à retrouver le fil d'une vie ? Et surtout un simple prénom qui n'est pas le vrai ? « Louki. Lundi 12 février, 23 heures. » « Louki. 28 avril, 14 heures. » Il indiquait aussi les places qu'occupaient, chaque jour, les clients autour des tables. Quelquefois, il n'y a même pas de nom ni de prénom. À trois reprises, le mois de juin de cette année-là, il a noté : « Louki avec le brun à veste de daim. » Il ne lui a pas demandé son nom, à celui-là, ou bien l'autre a refusé de répondre. Apparemment, ce type n'était pas un client habituel. Le brun à veste de daim s'est perdu pour toujours dans les rues de Paris, et Bowington n'a pu que fixer son ombre quelques secondes. Et puis il y a des inexactitudes dans son cahier. J'ai fini par établir des points de repère qui me confirment dans l'idée qu'elle n'est pas venue pour la première fois au Condé en janvier comme le laisserait croire Bowington. J'ai un souvenir d'elle bien avant cette date-là. Le Capitaine ne l'a mentionnée qu'à partir du moment

où les autres l'ont baptisée Louki, et je suppose que jusque-là il n'avait pas remarqué sa présence. Elle n'a même pas eu droit à une vague notice du genre « 14 heures. Une brune aux yeux verts », comme pour le brun à veste de daim.

C'est en octobre de l'année précédente qu'elle a fait son apparition. J'ai découvert dans le cahier du Capitaine un point de repère : « 15 octobre. 21 heures. Anniversaire de Zacharias. À sa table : Annet, Don Carlos, Mireille, la Houpa, Fred, Adamov. » Je m'en souviens parfaitement. Elle était à leur table. Pourquoi Bowing n'a-t-il pas eu la curiosité de lui demander son nom ? Les témoignages sont fragiles et contradictoires, mais je suis sûr de sa présence ce soir-là. Tout ce qui la rendait invisible au regard de Bowing m'avait frappé. Sa timidité, ses gestes lents, son sourire, et surtout son silence. Elle se tenait à côté d'Adamov. Peut-être était-ce à cause de lui qu'elle était venue au Condé. J'avais souvent croisé Adamov dans les parages de l'Odéon, et plus loin dans le quartier de Saint-Julien-le-Pauvre. Chaque fois, il marchait la main appuyée sur l'épaule d'une jeune fille. Un aveugle qui se laisse guider. Et pourtant il avait l'air d'observer tout, de son regard de chien tragique. Et chaque fois, me semblait-il, c'était une jeune

filles différentes qui lui servaient de guide. Ou d'infirmière. Pourquoi pas elle ? Eh bien justement, cette nuit-là, elle est sortie du Condé avec Adamov. Je les ai vus descendre la rue déserte vers l'Odéon, Adamov la main sur son épaule et avançant de son pas mécanique. On aurait dit qu'elle avait peur d'aller trop vite, et parfois elle s'arrêtait un instant, comme pour lui faire reprendre souffle. Au carrefour de l'Odéon, Adamov lui a serré la main d'une manière un peu solennelle, puis elle s'est engouffrée dans la bouche du métro. Il a repris sa marche de somnambule tout droit vers Saint-André-des-Arts. Et elle ? Oui, elle a commencé à fréquenter Le Condé en automne. Et cela n'est sans doute pas le fait du hasard. Pour moi, l'automne n'a jamais été une saison triste. Les feuilles mortes et les jours de plus en plus courts ne m'ont jamais évoqué la fin de quelque chose mais plutôt une attente de l'avenir. Il y a de l'électricité dans l'air, à Paris, les soirs d'octobre à l'heure où la nuit tombe. Même quand il pleut. Je n'ai pas le cafard à cette heure-là, ni le sentiment de la fuite du temps. J'ai l'impression que tout est possible. L'année commence au mois d'octobre. C'est la rentrée des classes et je crois que c'est la saison des projets. Alors, si elle est venue au Condé en octobre, c'est qu'elle avait rompu

avec toute une partie de sa vie et qu'elle voulait faire ce qu'on appelle dans les romans : PEAU NEUVE. D'ailleurs, un indice me prouve que je ne dois pas avoir tort. Au Condé, on lui a donné un nouveau prénom. Et Zacharias, ce jour-là, a même parlé de baptême. Une seconde naissance en quelque sorte.

Quant au brun à veste de daim, il ne figure malheureusement pas sur les photos prises au Condé. C'est dommage. On finit souvent par identifier quelqu'un grâce à une photo. On la publie dans un journal en lançant un appel à témoins. Était-ce un membre du groupe que Bowing ne connaissait pas et dont il a eu la paresse de relever le nom ?

Hier soir, j'ai feuilleté attentivement toutes les pages du cahier. « Louki avec le brun à veste de daim. » Et je me suis aperçu, à ma grande surprise, que ce n'était pas seulement en juin que le Capitaine citait cet inconnu. Au bas d'une page, il a griffonné à la hâte : « 24 mai. Louki avec le brun à veste de daim. » Et l'on retrouve encore la même légende à deux reprises en avril. J'avais demandé à Bowing pourquoi, chaque fois qu'il était question d'elle, il avait souligné son prénom au crayon bleu, comme pour la distinguer des autres. Non, ce n'était pas lui qui l'avait fait. Un jour qu'il se tenait au comptoir et qu'il

notait sur son cahier les clients présents dans la salle, un homme debout à côté de lui l'avait surpris dans son travail : un type d'une quarantaine d'années qui connaissait le docteur Vala. Il parlait d'une voix douce et fumait des cigarettes blondes. Bowing s'était senti en confiance et lui avait dit quelques mots sur ce qu'il appelait son Livre d'or. L'autre avait paru intéressé. Il était « éditeur d'art ». Mais oui, il connaissait celui qui avait pris quelque temps auparavant des photos, au Condé. Il se proposait de publier un album là-dessus, dont le titre serait : *Un café à Paris*. Aurait-il l'obligeance de lui prêter jusqu'au lendemain son cahier, qui pourrait l'aider à choisir les légendes des photos ? Le lendemain, il avait rendu le cahier à Bowing et n'avait plus jamais reparu au Condé. Le Capitaine avait été surpris que le prénom Louki fût chaque fois souligné au crayon bleu. Il avait voulu en savoir plus en posant quelques questions au docteur Vala concernant cet éditeur d'art. Vala avait été étonné. « Ah, il vous a dit qu'il était éditeur d'art ? » Il le connaissait de manière superficielle, pour l'avoir souvent croisé rue Saint-Benoît à La Malène et au bar du Montana où il avait même joué plusieurs fois au quatre-cent-vingt-et-un avec lui. Ce type fréquentait le quartier depuis longtemps. Son nom ? Caisley.

Vala semblait un peu gêné de parler de lui. Et quand Bowing avait fait allusion à son cahier et aux traits de crayon bleu sous le prénom Louki, une expression inquiète avait traversé le regard du docteur. Cela avait été très fugitif. Puis il avait souri. « Il doit s'intéresser à la petite... Elle est si jolie... Mais quelle drôle d'idée de remplir votre cahier avec tous ces noms... Vous m'amusez, vous et votre groupe et vos expériences de pataphysique... » Il confondait tout, la pataphysique, le lettrisme, l'écriture automatique, les métagraphies et toutes les expériences que menaient les clients les plus littéraires du Condé, comme Bowing, Jean-Michel, Fred, Babilée, Larronde ou Adamov. « Et puis c'est dangereux de faire ça », avait ajouté le docteur Vala d'une voix grave. « Votre cahier, on dirait un registre de la police ou la main courante d'un commissariat. C'est comme si nous avions tous été pris dans une rafle... »

Bowing avait protesté en essayant de lui expliquer sa théorie des points fixes, mais à partir de ce jour-là le Capitaine avait eu l'impression que Vala se méfiait de lui et qu'il voulait même l'éviter.

Ce Caisley n'avait pas simplement souligné le prénom de Louki. Chaque fois qu'était mentionné dans le cahier « le brun à veste de daim », il y avait deux traits de crayon bleu.

Tout cela avait beaucoup troublé Bowing et il avait rôdé rue Saint-Benoît dans les jours qui suivirent avec l'espoir de tomber sur ce prétendu éditeur d'art, à La Malène ou au Montana, et lui demander des explications. Il ne l'avait jamais retrouvé. Lui-même quelque temps plus tard avait dû quitter la France et m'avait laissé le cahier, comme s'il voulait que je reprenne sa recherche. Mais il est trop tard, aujourd'hui. Et puis si toute cette période est parfois vivace dans mon souvenir, c'est à cause des questions restées sans réponse.

Aux heures creuses de la journée, au retour du bureau, et souvent dans la solitude des dimanches soir, un détail me revient. De toute mon attention, j'essaye d'en rassembler d'autres et de les noter à la fin du cahier de Bowing sur les pages qui sont demeurées blanches. Moi aussi, je pars à la recherche des points fixes. Il s'agit d'un passe-temps, comme d'autres font des mots croisés ou des réussites. Les noms et les dates du cahier de Bowing m'aident beaucoup, ils évoquent de temps en temps un fait précis, un après-midi de pluie ou de soleil. J'ai toujours été très sensible aux saisons. Un soir, Louki est entrée au Condé, les cheveux trempés à cause d'une averse ou plutôt de ces pluies interminables de novembre ou du début du printemps. Mme Chadly se tenait derrière le

comptoir ce jour-là. Elle est montée au premier étage, dans son minuscule appartement, pour chercher une serviette de bain. Comme l'indique le cahier, étaient réunis à la même table, ce soir-là, Zacharias, Annet, Don Carlos, Mireille, la Houpa, Fred et Maurice Raphaël. Zacharias a pris la serviette et en a frotté la chevelure de Louki, avant de la nouer en turban autour de sa tête. Elle s'est assise à leur table, ils lui ont fait boire un grog, et elle est restée très tard avec eux, le turban sur la tête. À la sortie du Condé, vers deux heures du matin, il pleuvait encore. Nous nous tenions dans l'embrasure de l'entrée et Louki portait toujours son turban. Mme Chadly avait éteint la salle et elle était allée se coucher. Elle a ouvert sa fenêtre à l'entresol et nous a proposé de monter chez elle pour nous abriter. Mais Maurice Raphaël lui a dit, très galamment : « Vous n'y pensez pas, madame... Il faut que nous vous laissions dormir... » C'était un bel homme brun, plus âgé que nous, un client assidu du Condé que Zacharias appelait « le Jaguar » à cause de sa démarche et de ses gestes félins. Il avait publié plusieurs livres comme Adamov et Larronde, mais nous n'en parlions jamais. Un mystère flottait autour de cet homme et nous pensions même qu'il avait des attaches avec le Milieu. La pluie a redou-

blé, une pluie de mousson, mais ce n'était pas grave pour les autres, puisqu'ils habitaient dans le quartier. Bientôt, il ne restait plus que Louki, Maurice Raphaël et moi sous le porche. « Je peux vous ramener en voiture ? » a proposé Maurice Raphaël. Nous avons couru sous la pluie, jusqu'au bas de la rue, là où était garée sa voiture, une vieille Ford noire. Louki s'est assise à côté de lui, et moi, sur la banquette arrière. « Qui je dépose en premier ? » a dit Maurice Raphaël. Louki lui a indiqué sa rue, en précisant que c'était au-delà du cimetière du Montparnasse. « Alors, vous habitez dans les limbes », a-t-il dit. Et je crois que ni l'un ni l'autre nous n'avons compris ce que signifiait « les limbes ». Je lui ai demandé de me déposer bien après les grilles du Luxembourg, au coin de la rue du Val-de-Grâce. Je ne voulais pas qu'il sache où j'habitais exactement de crainte qu'il ne me pose des questions.

J'ai serré la main de Louki et de Maurice Raphaël en me disant que ni l'un ni l'autre ne connaissaient mon prénom. J'étais un client très discret du Condé et je me tenais un peu à l'écart, me contentant de les écouter tous. Et cela me suffisait. Je me sentais bien avec eux. Le Condé était pour moi un refuge contre tout ce que je prévoyais de la grisaille de la vie. Il y aurait une part de moi-même — la meil-

leure — que je serais contraint, un jour, de laisser là-bas.

« Vous avez raison d'habiter le quartier du Val-de-Grâce », m'a dit Maurice Raphaël.

Il me souriait et ce sourire me semblait exprimer à la fois de la gentillesse et de l'ironie.

« À bientôt », m'a dit Louki.

Je suis sorti de la voiture et j'ai attendu qu'elle disparaisse, là-bas vers Port-Royal, pour rebrousser chemin. En vérité, je n'habitais pas tout à fait le quartier du Val-de-Grâce, mais un peu plus bas dans l'immeuble du 85, boulevard Saint-Michel, où, par miracle, j'avais trouvé une chambre dès mon arrivée à Paris. De la fenêtre, je voyais la façade noire de mon école. Cette nuit-là, je ne pouvais pas détacher mon regard de cette façade monumentale et du grand escalier en pierre de l'entrée. Que penseraient-ils s'ils apprenaient que j'empruntais presque chaque jour cet escalier et que j'étais un élève de l'École supérieure des mines? Zacharias, la Houpa, Ali Cherif ou Don Carlos savaient-ils au juste ce qu'était l'École des mines? Il fallait que je garde mon secret ou bien ils risqueraient de se moquer ou de se méfier de moi. Que représentait pour Adamov, Larronde ou Maurice Raphaël l'École des mines? Rien, sans doute. Ils me conseille-

raient de ne plus fréquenter cet endroit-là. Si je passais beaucoup de temps au Condé, c'est que je voulais qu'on me donne un tel conseil, une fois pour toutes. Louki et Maurice Raphaël devaient déjà être arrivés de l'autre côté du cimetière du Montparnasse, dans cette zone qu'il appelait « les limbes ». Et moi, je restais dans l'obscurité, debout, contre la fenêtre, à contempler la façade noire. On aurait dit la gare désaffectée d'une ville de province. Sur les murs du bâtiment voisin, j'avais remarqué des traces de balles, comme si on y avait fusillé quelqu'un. Je me répétais à voix basse ces quatre mots qui me semblaient de plus en plus insolites : ÉCOLE SUPÉRIEURE DES MINES.

J'ai eu de la chance que ce jeune homme soit mon voisin de table au Condé et que nous engagions d'une manière aussi naturelle la conversation. C'était la première fois que je venais dans cet établissement et j'avais l'âge d'être son père. Le cahier où il a répertorié jour après jour, nuit après nuit, depuis trois ans, les clients du Condé m'a facilité le travail. Je regrette de lui avoir caché pour quelle raison exacte je voulais consulter ce document qu'il a eu l'obligeance de me prêter. Mais lui ai-je menti quand je lui ai dit que j'étais éditeur d'art ?

Je me suis bien rendu compte qu'il me croyait. C'est l'avantage d'avoir vingt ans de plus que les autres : ils ignorent votre passé. Et même s'ils vous posent quelques questions distraites sur ce qu'a été votre vie jusque-là, vous pouvez tout inventer. Une vie neuve. Ils n'iront

pas vérifier. À mesure que vous la racontez, cette vie imaginaire, de grandes bouffées d'air frais traversent un lieu clos où vous étouffiez depuis longtemps. Une fenêtre s'ouvre brusquement, les persiennes claquent au vent du large. Vous avez, de nouveau, l'avenir devant vous.

Éditeur d'art. Cela m'est venu sans y réfléchir. Si l'on m'avait demandé, il y a plus de vingt ans, à quoi je me destinais, j'aurais bredouillé : éditeur d'art. Eh bien, je l'ai dit aujourd'hui. Rien n'a changé. Toutes ces années sont abolies.

Sauf que je n'ai pas fait entièrement table rase du passé. Il reste certains témoins, certains survivants parmi ceux qui ont été nos contemporains. Un soir, au Montana, j'ai demandé au docteur Vala sa date de naissance. Nous sommes nés la même année. Et je lui ai rappelé que nous nous étions rencontrés jadis, dans ce même bar, quand le quartier brillait encore de tout son éclat. Et d'ailleurs, il me semblait l'avoir croisé bien avant, dans d'autres quartiers de Paris, sur la Rive droite. J'en étais même sûr. Vala a commandé, d'une voix sèche, un quart Vittel, me coupant la parole au moment où je risquais d'évoquer de mauvais souvenirs. Je me suis tu. Nous vivons à la merci de certains silences. Nous en savons long les

uns sur les autres. Alors nous tâchons de nous éviter. Le mieux, bien sûr, c'est de se perdre définitivement de vue.

Quelle drôle de coïncidence... Je suis retombé sur Vala cet après-midi où j'ai franchi, pour la première fois, le seuil du Condé. Il était assis à une table du fond avec deux ou trois jeunes gens. Il m'a lancé le regard inquiet du bon vivant en présence d'un spectre. Je lui ai souri. Je lui ai serré la main sans rien dire. J'ai senti que le moindre mot de ma part risquait de le mettre mal à l'aise vis-à-vis de ses nouveaux amis. Il a paru soulagé de mon silence et de ma discrétion quand je me suis assis sur la banquette de moleskine, à l'autre bout de la salle. De là, je pouvais l'observer sans qu'il croise mon regard. Il leur parlait à voix basse, en se penchant vers eux. Craignait-il que j'entende ses propos ? Alors, pour passer le temps, je me suis imaginé toutes les phrases que j'aurais prononcées d'un ton faussement mondain et qui auraient fait perler à son front des gouttes de sueur. « Vous êtes encore tou-bib ? » Et après avoir marqué un temps : « Dites, vous exercez toujours quai Louis-Blériot ? À moins que vous ayez conservé votre cabinet rue de Moscou... Et ce séjour à Fresnes d'il y a longtemps, j'espère qu'il n'a pas eu de trop lourdes conséquences... » J'ai failli éclater de

rire, là tout seul, dans mon coin. On ne vieillit pas. Avec les années qui passent, beaucoup de gens et de choses finissent par vous apparaître si comiques et si dérisoires que vous leur jetez un regard d'enfant.

Cette première fois, je suis resté longtemps à attendre au Condé. Elle n'est pas venue. Il fallait être patient. Ce serait pour un autre jour. J'ai observé les clients. La plupart n'avaient pas plus de vingt-cinq ans et un romancier du XIX^e siècle aurait évoqué, à leur sujet, la « bohème étudiante ». Mais très peu d'entre eux, à mon avis, étaient inscrits à la Sorbonne ou à l'École des mines. Je dois avouer qu'à les observer de près je me faisais du souci pour leur avenir.

Deux hommes sont entrés, à très peu d'intervalle l'un de l'autre. Adamov et ce type brun à démarche souple qui avait signé quelques livres sous le nom de Maurice Raphaël. Je connaissais de vue Adamov. Jadis, il était presque tous les jours au Old Navy et l'on n'oubliait pas son regard. Je crois que je lui avais rendu un service pour régulariser sa situation, du temps où j'avais encore quelques contacts aux Renseignements généraux. Quant à Maurice

Raphaël, il était aussi un habitué des bars du quartier. On disait qu'il avait eu des ennuis après la guerre sous un autre nom. À cette époque, je travaillais pour Blémant. Tous les deux, ils sont venus s'accouder au comptoir. Maurice Raphaël restait debout, très droit, et Adamov s'était hissé sur un tabouret en faisant une grimace douloureuse. Il n'avait pas remarqué ma présence. D'ailleurs, mon visage évoquerait-il encore quelque chose pour lui ? Trois jeunes gens, dont une fille blonde qui portait un imperméable défraîchi et une frange, les ont rejoints au comptoir. Maurice Raphaël leur tendait un paquet de cigarettes et les considérait avec un sourire amusé. Adamov, lui, se montrait moins familier. On aurait pu croire à son regard intense qu'il était vaguement effrayé par eux.

J'avais deux photomaton de cette Jacqueline Delanque dans ma poche... Du temps où je travaillais pour Blémant, il était toujours surpris de ma facilité à identifier n'importe qui. Il suffisait que je croise une seule fois un visage pour qu'il reste gravé dans ma mémoire, et Blémant me plaisantait sur ce don de reconnaître tout de suite une personne de loin, fût-elle de trois quarts et même de dos. Je n'éprouvais donc aucune inquiétude. Dès qu'elle entrerait au Condé, je saurais que c'était elle.

Le docteur Vala s'est retourné en direction du comptoir, et nos regards se sont croisés. Il a fait un geste amical de la main. J'ai eu brusquement l'envie de marcher jusqu'à sa table et de lui dire que j'avais une question confidentielle à lui poser. Je l'aurais entraîné à l'écart et je lui aurais montré les photomaton : « Vous connaissez ? » Vraiment, il m'aurait été utile d'en savoir un peu plus sur cette fille par l'un des clients du Condé.

Dès que j'avais appris l'adresse de son hôtel, je m'étais rendu sur les lieux. J'avais choisi le creux de l'après-midi. Il y aurait plus de chances qu'elle soit absente. Du moins, je l'espérais. Je pourrais ainsi poser quelques questions sur son compte à la réception. C'était une journée d'automne ensoleillée et j'avais décidé de faire le chemin à pied. J'étais parti des quais et je m'enfonçais lentement vers l'intérieur des terres. Rue du Cherche-Midi, j'avais le soleil dans les yeux. Je suis entré au Chien qui fume et j'ai commandé un cognac. J'étais anxieux. Je contemplais, derrière la vitre, l'avenue du Maine. Il faudrait que je prenne le trottoir de gauche, et j'arriverais au but. Aucune raison d'être anxieux. À mesure que je suivais l'ave-

nue, je recouvrais mon calme. J'étais presque sûr de son absence et d'ailleurs je n'entrerais pas dans l'hôtel, cette fois-ci, pour poser des questions. Je rôderais autour, comme on fait un repérage. J'avais tout le temps devant moi. J'étais payé pour ça.

Quand j'ai atteint la rue Cels, j'ai décidé d'en avoir le cœur net. Une rue calme et grise, qui m'a évoqué non pas un village ou une banlieue mais ces zones mystérieuses que l'on nomme « arrière-pays ». Je me suis dirigé droit vers la réception de l'hôtel. Personne. J'ai attendu une dizaine de minutes avec l'espoir qu'elle ne ferait pas son apparition. Une porte s'est ouverte, une femme brune aux cheveux courts, habillée tout en noir, est venue au bureau de la réception. J'ai dit d'une voix aimable :

« C'est au sujet de Jacqueline Delanque. »

Je pensais qu'elle était inscrite ici sous son nom de jeune fille.

Elle m'a souri et elle a pris une enveloppe dans l'un des casiers derrière elle.

« Vous êtes monsieur Roland ? »

Qui était ce type ? À tout hasard, j'ai fait un vague hochement de tête. Elle m'a tendu l'enveloppe sur laquelle était écrit à l'encre bleue : *Pour Roland*. L'enveloppe n'était pas cachetée. Sur une grande feuille de papier, j'ai lu :

Roland, viens me retrouver à partir de 5 heures au Condé. Sinon téléphone-moi à AUTEUIL 15-28 et laisse-moi un message.

C'était signé Louki. Le diminutif de Jacqueline ?

J'ai replié la feuille et l'ai glissée dans l'enveloppe que j'ai remise à la femme brune.

« Excusez-moi... Il y a eu confusion... Ce n'est pas pour moi. »

Elle n'a pas bronché et elle a rangé la lettre dans le casier d'un geste machinal.

« Jacqueline Delanque habite depuis longtemps ici ? »

Elle a hésité un instant et elle m'a répondu d'un ton affable :

« Depuis un mois environ.

— Seule ?

— Oui. »

Je la sentais indifférente et prête à répondre à toutes mes questions. Elle posait sur moi un regard d'une grande lassitude.

« Je vous remercie, lui ai-je dit.

— De rien. »

Je préférerais ne pas m'attarder. Ce Roland risquait de venir d'un instant à l'autre. J'ai rejoint l'avenue du Maine et l'ai suivie en sens inverse de tout à l'heure. Au Chien qui fume

j'ai commandé de nouveau un cognac. Dans l'annuaire, j'ai cherché l'adresse du Condé. Il se trouvait dans le quartier de l'Odéon. Quatre heures de l'après-midi, j'avais un peu de temps devant moi. Alors, j'ai téléphoné à AUTEUIL 15-28. Une voix sèche m'a évoqué celle de l'horloge parlante : « Ici le garage La Fontaine... Que puis-je pour votre service ? » J'ai demandé Jacqueline Delanque. « Elle s'est absentée un moment... Il y a un message ? » J'ai été tenté de raccrocher, mais je me suis forcé à répondre : « Non, aucun message. Merci. »

Avant tout, déterminer avec le plus d'exactitude possible les itinéraires que suivent les gens, pour mieux les comprendre. Je me répétais à voix basse : « Hôtel rue Cels. Garage La Fontaine. Café Condé. Louki. » Et puis, cette partie de Neuilly entre le bois de Boulogne et la Seine, là où ce type m'avait donné rendez-vous pour me parler de sa femme, la dénommée Jacqueline Choureau, née Delanque.

J'ai oublié qui lui avait conseillé de s'adresser à moi. Peu importe. Il avait sans doute trouvé mon adresse dans l'annuaire. J'avais pris le métro bien avant l'heure du rendez-

vous. La ligne était directe. J'étais descendu à Sablons et j'avais marché, pendant près d'une demi-heure, dans les parages. J'avais l'habitude de reconnaître les lieux sans entrer tout de suite dans le vif du sujet. Jadis, Blémant me le reprochait et considérait que je perdais mon temps. Se jeter à l'eau, me disait-il, plutôt que de tourner au bord de la piscine. Moi, je pensais le contraire. Pas de geste trop brusque, mais de la passivité et de la lenteur grâce à quoi vous vous laissez doucement pénétrer par l'esprit des lieux.

Il flottait une odeur d'automne et de campagne dans l'air. Je suivais l'avenue en bordure du Jardin d'acclimatation, mais sur le côté gauche, celui du Bois et de la piste cavalière, et j'aurais aimé que cela fût une simple promenade.

Ce Jean-Pierre Choureau m'avait téléphoné pour me fixer rendez-vous d'une voix blanche. Il m'avait seulement laissé entendre qu'il s'agissait de sa femme. À mesure que j'approchais de son domicile, je le voyais marchant comme moi le long de l'allée cavalière et dépassant le manège du Jardin d'acclimatation. Quel âge avait-il? Le timbre de sa voix m'avait semblé juvénile, mais les voix sont toujours trompeuses.

Dans quel drame ou quel enfer conjugal

m'entraînerait-il ? Je me sentais envahir par le découragement, et je n'étais plus très sûr de vouloir aller à ce rendez-vous. Je m'enfonçais à travers le Bois en direction de la mare Saint-James et du petit lac que fréquentaient les patineurs pendant l'hiver. J'étais le seul promeneur et j'avais l'impression d'être loin de Paris, quelque part en Sologne. Encore une fois, j'ai réussi à surmonter le découragement. Une vague curiosité professionnelle m'a fait interrompre ma promenade à travers bois et revenir vers la lisière de Neuilly. La Sologne. Neuilly. J'imaginais de longs après-midi pluvieux pour ces Choureau à Neuilly. Et là-bas en Sologne, on entendait les cors de chasse, au crépuscule. Sa femme montait-elle en amazonne ? J'ai éclaté de rire en me rappelant la remarque de Blémant : « Vous, Caisley, vous démarrez trop vite. Vous auriez dû écrire des romans. »

Il habitait tout au bout, à la porte de Madrid, un immeuble moderne avec une grande entrée vitrée. Il m'avait dit d'aller au fond du hall, vers la gauche. Je verrais son nom sur la porte. « C'est un appartement, au rez-de-chaussée. » J'avais été surpris de la tristesse

avec laquelle il avait prononcé « rez-de-chaussée ». Après quoi un long silence, comme s'il regrettait cet aveu.

« Et l'adresse exacte ? lui avais-je demandé.

— Au 11 de l'avenue de Bretteville. Vous notez bien ? Au 11... À quatre heures, cela vous va ? »

Sa voix s'était raffermie, elle avait presque pris une intonation mondaine.

Une petite plaque dorée sur la porte : Jean-Pierre Choureau, au-dessous de laquelle j'ai remarqué un œilleton. J'ai sonné. J'attendais. Là, dans ce hall désert et silencieux, je me suis dit que je venais trop tard. Il s'était suicidé. J'ai eu honte d'une telle pensée et, de nouveau, l'envie de laisser tout tomber, de quitter ce hall, et de poursuivre ma promenade à l'air libre, en Sologne... J'ai sonné encore, cette fois-ci trois coups brefs. La porte s'est ouverte aussitôt, comme s'il s'était tenu posté derrière elle, à m'observer dans l'œilleton.

Un brun d'une quarantaine d'années, les cheveux coupés court, de taille beaucoup plus grande que la moyenne. Il portait un costume bleu marine et une chemise bleu ciel au col ouvert. Il m'a guidé vers ce que l'on pouvait appeler la salle de séjour sans dire un mot. Il m'a désigné un canapé, derrière une table basse, et nous nous y sommes assis côte à côte.

Il avait du mal à parler. Pour le mettre à l'aise, je lui ai dit de la voix la plus douce possible :
« Alors, il s'agit de votre femme ? »

Il essayait de prendre un ton détaché. Il m'adressait un sourire éteint. Oui, sa femme avait disparu depuis deux mois à la suite d'une dispute banale. Étais-je la première personne à laquelle il parlait depuis cette disparition ? Le volet de fer de l'une des baies vitrées était baissé, et je me suis demandé si cet homme s'était tenu cloîtré dans son appartement depuis deux mois. Mais à part le volet, aucune trace de désordre et de laisser-aller dans cette salle de séjour. Lui-même, après un instant de flottement, reprenait une certaine assurance.

« Je souhaite que cette situation s'éclaircisse assez rapidement », a-t-il fini par me dire.

Je l'observais de plus près. Des yeux très clairs sous des sourcils noirs, des pommettes hautes, un profil régulier. Et dans l'allure et les gestes une vigueur sportive qu'accentuaient les cheveux courts. On l'aurait volontiers imaginé sur un voilier, torse nu, en navigateur solitaire. Et malgré tant de fermeté et de séduction apparentes, sa femme l'avait quitté.

J'ai voulu savoir si pendant tout ce temps il avait fait des tentatives pour la retrouver. Non. Elle lui avait téléphoné trois ou quatre fois en lui confirmant qu'elle ne reviendrait plus.

Elle lui déconseillait vivement de chercher à reprendre contact avec elle et ne lui donnait aucune explication. Elle avait changé de voix. Ce n'était plus la même personne. Une voix très calme, très assurée qui le déconcertait beaucoup. Lui et sa femme avaient une quinzaine d'années de différence. Elle, vingt-deux ans. Lui, trente-six. À mesure qu'il me donnait ces détails, je sentais chez lui une réserve, et même une froideur, qui était sans doute le fruit de ce qu'on appelle la bonne éducation. Maintenant, je devais lui poser des questions de plus en plus précises et je ne savais plus si cela en valait la peine. Que voulait-il au juste ? Que sa femme revienne ? Ou, tout simplement, cherchait-il à comprendre pourquoi elle l'avait quitté ? Peut-être cela lui suffisait-il ? À part le canapé et la table basse, aucun meuble dans la salle de séjour. Les baies vitrées donnaient sur l'avenue où ne passaient que de rares voitures, si bien qu'il n'était pas gênant que l'appartement soit au rez-de-chaussée. Le soir tombait. Il a allumé la lampe à trépied et abat-jour rouge disposée à côté du canapé, sur ma droite. La lumière m'a fait cligner des yeux, une lumière blanche qui rendait le silence encore plus profond. Je crois qu'il attendait mes questions. Il avait croisé les jambes. Pour gagner du temps, j'ai sorti de la poche intérieure de ma veste

mon carnet à spirale et mon stylo bille et j'ai pris quelques notes. « Lui, 36 ans. Elle, 22. Neuilly. Appartement rez-de-chaussée. Pas de meubles. Baies vitrées donnant sur avenue de Breteville. Pas de circulation. Quelques magazines sur la table basse. » Il attendait sans rien dire comme si j'étais un médecin qui dressait une ordonnance.

« Le nom de jeune fille de votre femme ?

— Delanque. Jacqueline Delanque. »

Je lui ai demandé la date et le lieu de naissance de cette Jacqueline Delanque. La date, aussi, de leur mariage. Avait-elle un permis de conduire ? Un travail régulier ? Non. Avait-elle encore de la famille ? A Paris ? En province ? Un carnet de chèques ? Au fur et à mesure qu'il me répondait d'une voix triste, je notais tous ces détails qui sont souvent les seuls à témoigner du passage d'un vivant sur la terre. À condition qu'on retrouve un jour le carnet à spirale où quelqu'un les a notés d'une toute petite écriture difficilement lisible, comme la mienne.

Maintenant, il fallait que je passe à des questions plus délicates, de celles qui vous font entrer dans l'intimité d'un être sans lui en demander la permission. De quel droit ?

« Vous avez des amis ? »

Oui, quelques personnes qu'il voyait assez

régulièrement. Il les avait connues dans une école de commerce. Certains avaient d'ailleurs été des camarades, au lycée Jean-Baptiste-Say.

Il avait même essayé de monter une boîte avec trois d'entre eux avant de travailler pour la société immobilière Zannetacci en qualité d'associé-gérant.

« Vous y travaillez toujours ? »

— Oui. Au 20, rue de la Paix. »

Par quel moyen de locomotion allait-il au bureau ? Chaque détail, le plus futile en apparence, est révélateur. En voiture. Il faisait de temps en temps des voyages pour Zannetacci. Lyon. Bordeaux. La Côte d'Azur. Genève. Et Jacqueline Choureau, née Delanque, restait-elle seule à Neuilly ? Il l'avait emmenée quelquefois, à l'occasion de ces déplacements, sur la Côte d'Azur. Et quand elle était seule, à quoi occupait-elle ses loisirs ? Il n'y avait vraiment personne qui soit susceptible de lui donner un renseignement concernant la disparition de Jacqueline, épouse Choureau, née Delanque, et de lui fournir le moindre indice ? « Je ne sais pas, moi, une confidence qu'elle aurait faite un jour de cafard... » Non. Elle ne se serait jamais confiée à personne. Souvent, elle lui reprochait le manque de fantaisie de ses amis à lui. Il faut dire, aussi, qu'elle avait quinze ans de moins qu'eux tous.

J'en venais maintenant à une question qui m'accablait d'avance, mais que j'étais obligé de lui poser :

« Vous pensez qu'elle avait un amant? »

Le ton de ma voix m'a semblé un peu brutal et un peu bête. Mais c'était comme ça. Il a froncé les sourcils.

« Non. »

Il a hésité, il me fixait droit dans les yeux comme s'il attendait un encouragement de ma part ou qu'il cherchait ses mots. Un soir, l'un des anciens amis de l'école commerciale était venu dîner ici avec un certain Guy de Vere, un homme plus âgé qu'eux. Ce Guy de Vere était très versé dans les sciences occultes et avait proposé de leur apporter quelques ouvrages sur le sujet. Sa femme avait assisté à plusieurs réunions et même à des sortes de conférences que ce Guy de Vere donnait régulièrement. Lui n'avait pas pu l'accompagner à cause d'un surcroît de travail au bureau Zannetacci. Sa femme manifestait de l'intérêt pour ces réunions et ces conférences et lui en parlait souvent, sans qu'il comprenne très bien de quoi il s'agissait. Parmi les livres que lui avait conseillés Guy de Vere, elle lui en avait prêté un, celui qui lui semblait le plus facile à lire. Cela s'appelait *Horizons perdus*. Était-il entré en contact avec Guy de Vere après la

disparition de sa femme ? Oui, il lui avait téléphoné plusieurs fois, mais il n'était au courant de rien. « Vous en êtes bien sûr ? » Il a haussé les épaules et m'a fixé d'un regard las. Ce Guy de Vere avait été très évasif et il avait compris qu'il n'obtiendrait aucun renseignement de lui. Le nom exact et l'adresse de cet homme ? Il ignorait son adresse. Il n'était pas dans l'annuaire.

Je cherchais d'autres questions à lui poser. Un silence, entre nous, mais cela ne paraissait pas le gêner. Assis sur ce canapé côte à côte, nous nous trouvions dans la salle d'attente d'un dentiste ou d'un médecin. Des murs blancs et nus. Un portrait de femme accroché au-dessus du canapé. J'ai failli prendre l'un des magazines sur la table basse. Une sensation de vide m'a saisi. Je dois dire qu'à ce moment-là je ressentais l'absence de Jacqueline Choureau née Delanque au point qu'elle me semblait définitive. Mais il ne fallait pas être pessimiste dès le début. Et puis, cette salle de séjour ne donnait-elle pas la même impression de vide, quand cette femme était présente ? Ils dinaient là ? Alors, c'était sans doute sur une table de bridge, que l'on repliait et rangeait ensuite. J'ai voulu savoir si elle était partie sur un coup de tête, en laissant quelques affaires derrière elle. Non. Elle avait emporté ses vêtements et les quelques

livres que lui avait prêtés Guy de Vere, le tout dans une valise de cuir grenat. Il ne restait pas la moindre trace d'elle ici. Même les photos où elle figurait — de rares photos de vacances — avaient disparu. Le soir, seul dans l'appartement, il se demandait s'il avait jamais été marié à cette Jacqueline Delanque. L'unique preuve que tout cela n'avait pas été un rêve, c'était le livret de famille qu'on leur avait remis après leur mariage. Livret de famille. Il a répété ces mots, comme s'il n'en comprenait plus le sens.

Il était inutile que je visite les autres pièces de l'appartement. Chambres vides. Placards vides. Et le silence, à peine troublé par le passage d'une voiture dans l'avenue de Bretteville. Les soirées devaient être longues.

« Elle est partie avec la clé ? »

Il a eu un mouvement négatif de la tête. Pas même l'espoir d'entendre une nuit le bruit de la clé dans la serrure qui annoncerait son retour. Et puis il pensait qu'elle n'appellerait plus jamais au téléphone.

« Vous l'avez connue comment ? »

Elle avait été recrutée chez Zannetacci pour remplacer une employée. Un travail de secrétariat intérimaire. Il lui avait dicté quelques lettres à des clients et c'est ainsi qu'ils avaient fait connaissance. Ils s'étaient vus en dehors

du bureau. Elle lui avait dit qu'elle était étudiante à l'École des langues orientales dont elle suivait les cours deux fois par semaine, mais il n'avait jamais pu savoir de quelle langue précise il s'agissait. Des langues asiatiques, disait-elle. Et, au bout de deux mois, ils s'étaient mariés un samedi matin à la mairie de Neuilly, avec pour témoins deux collègues du bureau Zannetacci. Personne d'autre n'assistait à ce qui n'était pour lui qu'une simple formalité. Ils étaient allés déjeuner avec les témoins tout près de chez lui, en bordure du bois de Boulogne, dans un restaurant fréquenté par les clients des manèges voisins.

Il me lançait un regard gêné. Apparemment, il aurait voulu me donner de plus amples explications concernant ce mariage. Je lui ai souri. Je n'avais pas besoin d'explications. Il a fait un effort et, comme s'il se jetait à l'eau :

« On essaye de créer des liens, vous comprenez... »

Mais oui, je comprenais. Dans cette vie qui vous apparaît quelquefois comme un grand terrain vague sans poteau indicateur, au milieu de toutes les lignes de fuite et les horizons perdus, on aimerait trouver des points de repère, dresser une sorte de cadastre pour n'avoir plus l'impression de naviguer au hasard. Alors, on tisse des liens, on essaye de rendre plus stables

des rencontres hasardeuses. Je me taisais, le regard fixé sur la pile de magazines. Au milieu de la table basse, un grand cendrier jaune qui portait l'inscription : Cinzano. Et un livre broché dont le titre était : *Adieu Focolara*. Zannetacci. Jean-Pierre Choureau. Cinzano. Jacqueline Delanque. Mairie de Neuilly. Focolara. Et il fallait chercher un sens à tout cela...

« Et puis c'était quelqu'un qui avait du charme... J'ai eu pour elle le coup de foudre... »

À peine avait-il prononcé à voix basse cette confidence qu'il semblait le regretter. Dans les jours qui avaient précédé sa disparition, avait-il senti quelque chose de particulier chez elle ? Eh bien oui, elle lui faisait de plus en plus de reproches au sujet de leur vie quotidienne. Ce n'était pas cela, disait-elle, la vraie vie. Et quand il lui demandait en quoi consistait au juste la VRAIE VIE, elle haussait les épaules sans répondre, comme si elle savait qu'il ne comprendrait rien à ses explications. Et puis elle retrouvait son sourire et sa gentillesse et elle s'excusait presque de sa mauvaise humeur. Elle prenait un air résigné et elle lui disait qu'au fond tout cela n'était pas bien grave. Un jour, peut-être, il comprendrait ce qu'était la VRAIE VIE.

« Vous n'avez vraiment aucune photo d'elle ? »

Un après-midi, ils se promenaient au bord de la Seine. Il comptait prendre le métro à

Châtelet pour rejoindre son bureau. Boulevard du Palais, ils étaient passés devant la petite boutique photomaton. Elle avait besoin de photos pour un nouveau passeport. Il l'avait attendue sur le trottoir. Quand elle était sortie, elle lui avait confié les photos en lui disant qu'elle avait peur de les perdre. De retour à son bureau, il avait mis ces photos dans une enveloppe et il avait oublié de les rapporter à Neuilly. Après la disparition de sa femme, il s'était aperçu que l'enveloppe était toujours là, sur son bureau, parmi d'autres documents administratifs.

« Vous m'attendez un instant ? »

Il m'a laissé seul sur le canapé. Il faisait nuit. J'ai regardé ma montre et j'ai été étonné que les aiguilles marquent seulement six heures moins le quart. J'avais l'impression d'être là depuis beaucoup plus longtemps.

Deux photos dans une enveloppe grise où était imprimé à gauche : « Immobilière Zannetacci (France), 20, rue de la Paix, Paris I^{er} ». Une photo de face, mais l'autre de profil, comme on l'exigeait jadis à la préfecture de police pour les étrangers. Son nom : Delanque, et son prénom : Jacqueline étaient pourtant bien français. Deux photos que je tenais entre pouce et index et que j'ai contemplées en silence. Une chevelure brune, des yeux clairs,

et l'un de ces profils si purs qu'ils donnent un charme même aux photos anthropométriques. Et ces deux-là avaient toute la grisaille et la froideur des photos anthropométriques.

« Vous me les confiez pendant quelque temps ? lui ai-je demandé.

— Bien sûr. »

J'ai enfoncé l'enveloppe dans une poche de ma veste.

Il y a un moment où il ne faut plus écouter personne. Lui, Jean-Pierre Choureau, que savait-il au juste de Jacqueline Delanque ? Pas grand-chose. Ils avaient vécu ensemble un an à peine dans ce rez-de-chaussée de Neuilly. Ils s'étaient assis côte à côte sur ce canapé, ils dînaient l'un en face de l'autre et quelquefois avec les anciens amis de l'école commerciale et du lycée Jean-Baptiste Say. Cela suffit-il pour deviner tout ce qui se passe dans la tête de quelqu'un ? Est-ce qu'elle voyait encore des gens de sa famille ? J'avais fait un dernier effort pour lui poser cette question.

« Non. Elle n'avait plus de famille. »

Je me suis levé. Il m'a jeté un regard inquiet. Lui, il restait assis sur le canapé.

« Il est temps que je parte, lui ai-je dit. Il est tard. »

Je lui souriais, mais il semblait vraiment surpris que je veuille le quitter.

« Je vous téléphonerai le plus vite possible, lui ai-je dit. J'espère pouvoir vous donner bientôt des nouvelles. »

Il s'est levé à son tour, de ce mouvement de somnambule avec lequel tout à l'heure il m'avait guidé jusqu'à la salle de séjour. Une ultime question m'est venue à l'esprit :

« Elle est partie avec de l'argent ?

— Non.

— Et quand elle vous téléphonait, après sa fuite, elle ne vous donnait aucune précision sur son mode de vie ?

— Non. »

Il marchait vers la porte d'entrée, de son pas raide. Pouvait-il encore répondre à mes questions ? J'ai ouvert la porte. Il se tenait derrière moi, figé. Je ne sais pas quel vertige m'a pris, quelle bouffée d'amertume, mais je lui ai dit sur un ton agressif :

« Vous espériez sans doute vieillir avec elle ? »

Était-ce pour le réveiller de sa torpeur et de son accablement ? Il a écarquillé les yeux et m'a considéré avec crainte. J'étais dans l'encadrement de la porte. Je me suis rapproché de lui et j'ai posé la main sur son épaule :

« N'hésitez pas à me téléphoner. À n'importe quelle heure. »

Son visage s'est détendu. Il a eu la force de sourire. Avant de refermer la porte, il m'a fait

un salut du bras. Je suis resté un long moment sur le palier, et la minuterie s'est éteinte. Je l'imaginais s'asseyant tout seul sur le canapé, à la place qu'il occupait tout à l'heure. D'un geste machinal, il prenait l'un des magazines rangés en pile sur la table basse.

Dehors, il faisait nuit. Je ne détachais pas ma pensée de cet homme dans son rez-de-chaussée, sous la lumière crue de la lampe. Allait-il manger quelque chose avant de se coucher? Je me demandais s'il y avait une cuisine, là-bas. J'aurais dû l'inviter à dîner. Peut-être, sans que je lui pose de questions, aurait-il prononcé un mot, un aveu qui m'aurait mis plus vite sur la piste de Jacqueline Delanque. Blémant me répétait qu'il arrive un moment pour chaque individu, même le plus buté, où « il crache le morceau » : c'était son expression habituelle. À nous d'attendre ce moment avec une extrême patience, en essayant, bien sûr, de le provoquer, mais de manière presque insensible, Blémant disait : « à petits coups délicats d'épingle ». Le type doit avoir l'impression de se trouver en face d'un confesseur. C'est difficile. C'est le métier. J'avais atteint la Porte Maillot et je voulais marcher quelque temps encore dans la

tièdeur du soir. Malheureusement, mes nouvelles chaussures me faisaient très mal aux cous-de-pied. Alors, sur l'avenue, je suis entré dans le premier café et j'ai choisi l'une des tables proches de la baie vitrée. J'ai délacé mes chaussures et j'ai ôté celle du pied gauche, le plus douloureux. Quand le garçon est venu, je n'ai pas résisté au bref instant d'oubli et de douceur que me procurerait une Izarra verte.

J'ai sorti de ma poche l'enveloppe et j'ai regardé longuement les deux photomaton. Où était-elle maintenant ? Dans un café, comme moi, assise toute seule à une table ? Sans doute la phrase qu'il avait prononcée tout à l'heure m'avait donné cette idée : « On essaye de créer des liens... » Rencontres dans une rue, dans une station de métro à l'heure de pointe. On devrait s'attacher l'un à l'autre par des menottes à ce moment-là. Quel lien résisterait à ce flot qui vous emporte et vous fait dériver ? Un bureau anonyme où l'on dicte une lettre à une dactylo intérimaire, un rez-de-chaussée de Neuilly dont les murs blancs et vides évoquent ce qu'on appelle « un appartement témoin » et où l'on ne laissera aucune trace de son passage... Deux photomaton, l'un de face, l'autre de profil... Et c'est avec ça qu'il faudrait créer des liens ? Quelqu'un pouvait m'aider dans ma recherche : Bernolle. Je ne l'avais plus revu

depuis l'époque de Blémant, sauf un après-midi d'il y a trois ans. J'allais prendre le métro et je traversais le parvis de Notre-Dame. Une sorte de clochard est sorti de l'Hôtel-Dieu et nous nous sommes croisés. Il portait un imperméable aux manches déchirées, un pantalon qui s'arrêtait au-dessus des chevilles et ses pieds nus étaient chaussés de vieilles sandales. Il était mal rasé et ses cheveux noirs, beaucoup trop longs. Pourtant je l'ai reconnu. Bernolle. Je l'ai suivi avec l'intention de lui parler. Mais il marchait vite. Il a franchi la grande porte de la préfecture de police. J'ai hésité un moment. Il était trop tard pour le rattraper. Alors, j'ai décidé de l'attendre, là, sur le trottoir. Après tout, nous avons été jeunes ensemble.

Il est sorti par la même porte dans un manteau bleu marine, un pantalon de flanelle et des chaussures noires à lacets. Ce n'était plus le même homme. Il paraissait gêné quand je l'ai abordé. Il était rasé de frais. Nous avons marché le long du quai sans rien nous dire. Une fois attablé un peu plus loin au Soleil d'Or, il s'est confié à moi. On l'employait encore pour des besognes de renseignements, oh, pas grand-chose, un travail d'indic et de taupe où il jouait les clochards pour mieux voir et écouter ce qui se passait autour de lui : planques devant des immeubles, dans des

marchés aux puces, à Pigalle, autour des gares et même au Quartier latin. Il a eu un sourire triste. Il habitait un studio dans le XVI^e arrondissement. Il m'a donné son numéro de téléphone. Pas un instant nous n'avons parlé du passé. Il avait posé son sac de voyage sur la banquette à côté de lui. Il aurait été bien surpris si je lui avais dit ce qu'il contenait : un vieil imperméable, un pantalon trop court, deux sandales.

Le soir même où je suis revenu de ce rendez-vous à Neuilly, je lui ai téléphoné. Depuis nos retrouvailles, j'avais eu parfois recours à lui pour des renseignements dont j'avais besoin. Je lui ai demandé de me trouver quelques précisions concernant la dénommée Jacqueline Delanque, femme Choureau. Je n'avais pas grand-chose de plus à lui dire sur cette personne, sinon sa date de naissance et celle de son mariage avec un certain Choureau Jean-Pierre, 11, avenue de Bretteville à Neuilly, associé-gérant chez Zannetacci. Il a pris note. « C'est tout ? » Il paraissait déçu. « Et rien au sommier sur ces gens-là, je suppose », a-t-il dit d'une voix dédaigneuse. Sommier. J'ai essayé d'imaginer la chambre à coucher des Chou-

reau à Neuilly, cette chambre où j'aurais dû jeter un coup d'œil par conscience professionnelle. Une chambre vide pour toujours, un lit dont il ne restait que le SOMMIER.

Les semaines suivantes, Choureau m'a téléphoné plusieurs fois. Il parlait toujours d'une voix blanche et il était toujours sept heures du soir. Peut-être à cette heure-là, seul dans son rez-de-chaussée, avait-il besoin de parler à quelqu'un. Je lui disais de prendre patience. J'avais l'impression qu'il n'y croyait plus et qu'il accepterait peu à peu la disparition de sa femme. J'ai reçu une lettre de Bernolle :

*Mon cher Caisley,
Rien au sommier. Pas plus à Choureau qu'à Delanque.*

Mais le hasard fait bien les choses : un travail fastidieux de statistiques dont on m'a chargé dans les mains courantes des commissariats du IX^e et du XVIII^e arrondissement m'a permis de vous trouver quelques renseignements.

À deux reprises, je suis tombé sur « Delanque, Jacqueline, 15 ans ». Une première fois, dans la main courante du commissariat du quartier Saint-Georges d'il y a sept ans, une seconde fois,

quelques mois plus tard, dans celle des Grandes-Carrières. Motif : Vagabondage de mineure.

J'ai demandé à Leoni s'il y aurait quelque chose concernant les hôtels. Il y a deux ans, Delanque Jacqueline a habité l'hôtel San Remo, 8, rue d'Armaillé (XVII^e) et l'hôtel Métropole, 13, rue de l'Étoile (XVII^e). Dans les mains courantes de Saint-Georges et des Grandes-Carrières il est écrit qu'elle était domiciliée chez sa mère, 10, avenue Rachel (XVIII^e arrondissement).

Elle habite actuellement l'hôtel Savoie, 8, rue Cels, dans le XIV^e arrondissement. Sa mère est décédée il y a quatre ans. Sur son extrait d'acte de naissance de la mairie de Fontaines-en-Sologne (Loir-et-Cher), dont je vous envoie une copie, il est indiqué qu'elle est née de père inconnu. Sa mère était employée comme ouvreuse au Moulin-Rouge et avait un ami, un certain Guy Lavigne, qui travaillait au garage La Fontaine, 98, rue La Fontaine (XVI^e) et l'aidait matériellement. Jacqueline Delanque ne semble pas exercer un travail régulier.

Voilà, mon cher Caisley, tout ce que j'ai recueilli pour vous. J'espère vous voir prochainement, mais à condition que cela ne soit pas dans ma tenue de travail. Blémant aurait beaucoup ri de ce déguisement de clochard. Vous, un peu moins, je suppose. Et moi, pas du tout.

Bon courage,

BERNOLLE

Il ne me restait plus qu'à téléphoner à Jean-Pierre Choureau pour lui dire que le mystère était dissipé. J'essaye de me rappeler à quel moment exact j'ai décidé de n'en rien faire. J'avais composé les premiers chiffres de son numéro quand j'ai raccroché brusquement. J'étais accablé à la perspective de retourner dans ce rez-de-chaussée de Neuilly en fin d'après-midi comme l'autre fois, et d'attendre avec lui, sous la lampe à abat-jour rouge, que le soir tombe. J'ai déplié le vieux plan Taride de Paris que je garde toujours sur mon bureau, à portée de main. À force de le consulter, je l'ai souvent déchiré vers les bords et, chaque fois, je collais du Scotch sur la déchirure, comme on panse un blessé. Le Condé. Neuilly. Le quartier de l'Étoile. L'avenue Rachel. Pour la première fois de ma vie professionnelle, j'éprouvais le besoin en menant mon enquête d'aller à contre-courant. Oui, je faisais, en sens inverse, le chemin qu'avait suivi Jacqueline Delanque. Jean-Pierre Choureau, lui, ne comptait plus. Il n'avait été qu'un comparse et je le voyais s'éloigner pour toujours, une serviette noire à la main, vers le bureau Zannetacci. Au fond, la seule personne intéressante, c'était Jacqueline Delanque. Il y en avait eu beaucoup, des Jacqueline, dans ma vie... Elle serait la

dernière. J'ai pris le métro, la ligne Nord-Sud, comme on disait, celle qui reliait l'avenue Rachel au Condé. À mesure que passaient les stations, je remontais le temps. Je suis descendu à Pigalle. Et là, j'ai marché sur le terre-plein du boulevard d'un pas léger. Un après-midi ensoleillé d'automne où l'on aurait aimé faire des projets d'avenir et où la vie aurait recommencé de zéro. Après tout, c'était dans cette zone qu'avait commencé sa vie, à cette Jacqueline Delanque... Il me semblait avoir rendez-vous avec elle. À la hauteur de la place Blanche, le cœur me battait un peu et je me sentais ému et même intimidé. Je n'avais pas connu cela depuis longtemps. Je continuais d'avancer sur le terre-plein d'un pas de plus en plus rapide. J'aurais pu marcher en fermant les yeux dans ce quartier familier : le Moulin-Rouge, Le Sanglier Bleu... Qui sait ? J'avais croisé cette Jacqueline Delanque il y avait longtemps, sur le trottoir de droite quand elle allait retrouver sa mère au Moulin-Rouge, ou sur le trottoir de gauche à l'heure de la sortie du lycée Jules-Ferry. Voilà, j'étais arrivé. J'avais oublié le cinéma au coin de l'avenue. Il s'appelait le Mexico et ce n'est pas un hasard s'il portait un tel nom. Cela vous donnait des envies de voyages, de fugues ou de fuites... J'avais oublié aussi le silence et le calme de l'avenue Rachel qui mène au cimetière, mais

l'on n'y pense pas, au cimetière, on se dit que tout au fond on débouchera sur la campagne, et même avec un peu de chance sur une promenade de bord de mer.

Je me suis arrêté devant le numéro 10 et, après un moment d'hésitation, je suis entré dans l'immeuble. J'ai voulu frapper à la porte vitrée du concierge, mais je me suis retenu. À quoi bon ? Sur une petite pancarte collée à l'un des carreaux de la porte figuraient en caractères noirs les noms des locataires et l'étage de chacun d'eux. J'ai sorti de la poche intérieure de ma veste mon carnet et mon stylo bille et j'ai noté les noms :

Deyrlord (Christiane)

Dix (Gisèle)

Dupuy (Marthe)

Esnault (Yvette)

Gravier (Alice)

Manoury (Albine)

Mariska

Van Bosterhautd (Huguette)

Zazani (Odette)

Le nom Delanque (Geneviève) était barré et remplacé par Van Bosterhautd (Huguette). La mère et la fille avaient habité au cinquième étage. Mais en refermant le carnet je savais que tous ces détails ne me serviraient à rien.

Dehors, au rez-de-chaussée de l'immeuble, un homme se tenait sur le seuil d'un magasin de tissus à l'enseigne de La Licorne. Comme je levais la tête vers le cinquième étage, je l'ai entendu me dire d'une voix grêle :

« Vous cherchez quelque chose, monsieur? »

J'aurais dû lui poser une question sur Geneviève et Jacqueline Delanque, mais je savais ce qu'il m'aurait répondu, rien que de très superficiel, de petits détails de « surface », comme disait Blémant, sans jamais entrer dans la profondeur des choses. Il suffisait d'entendre sa voix grêle et de remarquer sa tête de fouine et la dureté de son regard : non, il n'y avait rien à espérer de lui, sauf les « renseignements » que donnerait un simple délateur. Ou alors, il me dirait qu'il ne connaissait ni Geneviève ni Jacqueline Delanque. Une rage froide m'a pris vis-à-vis de ce type au visage de belette. Peut-être représentait-il pour moi, brusquement, tous ces prétendus témoins que j'avais interrogés pendant mes enquêtes et qui n'avaient jamais rien compris à ce qu'ils avaient vu, par bêtise, méchanceté ou indifférence. J'ai marché d'un pas lourd et me suis planté devant lui. Je le dépassais d'une vingtaine de centimètres et pesais le double de son poids.

« On n'a pas le droit de regarder les façades? »

Il m'a fixé de ses yeux durs et craintifs. J'aurais voulu lui faire encore plus peur.

Et puis, pour me calmer, je me suis assis sur un banc du terre-plein, à la hauteur de l'entrée de l'avenue, face au cinéma Mexico. J'ai ôté ma chaussure gauche.

Du soleil. J'étais perdu dans mes pensées. Jacqueline Delanque pouvait compter sur ma discrétion, Choureau ne saurait jamais rien de l'hôtel Savoie, du Condé, du garage La Fontaine et du dénommé Roland, sans doute le brun à veste de daim mentionné dans le cahier. « Louki. Lundi 12 février 23 heures. Louki 28 avril 14 heures. Louki avec le brun à veste de daim. » Au fil des pages de ce cahier, j'avais souligné chaque fois son nom au crayon bleu, et recopié, sur des feuilles volantes, toutes les notices qui la concernaient. Avec les dates. Et les heures. Mais elle n'avait aucun motif de s'inquiéter. Je ne retournerais plus au Condé. Vraiment, j'avais eu de la chance, les deux ou trois fois où je l'attendais à l'une des tables de ce café, qu'elle ne soit pas venue ce jour-là. J'aurais été gêné de l'épier à son insu, oui, j'aurais eu honte de mon rôle. De quel droit entrons-nous par effraction dans la vie des gens et quelle outrecuidance de sonder leurs reins et leurs cœurs — et de leur demander des comptes... À quel titre ? J'avais ôté ma chaus-

sette et je massais mon cou-de-pied. La douleur s'apaisait. Le soir est tombé. Jadis, c'était l'heure, je suppose, où Geneviève Delanque allait à son travail au Moulin-Rouge. Sa fille restait seule, au cinquième étage. Vers treize, quatorze ans, un soir, après le départ de sa mère, elle était sortie de l'immeuble en prenant bien garde de ne pas attirer l'attention du concierge. Dehors, elle n'avait pas dépassé le coin de l'avenue. Elle s'était contentée, les premiers temps, de la séance de dix heures au cinéma Mexico. Puis le retour dans l'immeuble, la montée de l'escalier, sans allumer la minuterie, la porte que l'on referme le plus doucement possible. Une nuit, à la sortie du cinéma, elle avait marché un peu plus loin, jusqu'à la place Blanche. Et chaque nuit, un peu plus loin. Vagabondage de mineure, comme il était écrit dans les mains courantes du quartier Saint-Georges et de celui des Grandes-Carrières, et ces deux derniers mots évoquaient pour moi une prairie sous la lune, après le pont Caulaincourt tout là-bas derrière le cimetière, une prairie où l'on respirait enfin à l'air libre. Sa mère était venue la chercher au commissariat. Désormais, l'élan était pris et plus personne ne pouvait la retenir. Vagabondage nocturne vers l'ouest, si j'en jugeais par les quelques indices que Bernolle avait rassemblés. D'abord

le quartier de l'Étoile, et encore plus à l'ouest, Neuilly et le bois de Boulogne. Mais pourquoi donc s'était-elle mariée avec Choureau ? Et de nouveau une fuite, mais cette fois-ci en direction de la Rive gauche, comme si la traversée du fleuve la protégeait d'un danger imminent. Et pourtant ce mariage n'avait-il pas été lui aussi une protection ? Si elle avait eu la patience de rester à Neuilly, on aurait oublié à la longue que sous une Mme Jean-Pierre Choureau se cachait une Jacqueline Delanque dont le nom figurait à deux reprises dans des mains courantes.

Décidément, j'étais encore prisonnier de mes vieux réflexes professionnels, ceux qui faisaient dire à mes collègues que, même pendant mon sommeil, je poursuivais mes enquêtes. Blémant me comparait à ce truand d'après la guerre que l'on appelait « L'homme qui fume en dormant ». Il gardait en permanence au bord de sa table de nuit un cendrier sur lequel était posée une cigarette allumée. Il dormait par à-coups et, à chacun de ses brefs réveils, il tendait le bras vers le cendrier et aspirait une bouffée de cigarette. Et celle-ci achevée, il en allumait une autre d'un geste de somnambule. Mais, au matin, il ne se souvenait plus de rien et il était persuadé d'avoir dormi d'un sommeil profond.

Moi aussi, sur ce banc, maintenant qu'il faisait nuit, j'avais l'impression d'être dans un rêve où je continuais de suivre à la trace Jacqueline Delanque.

Ou plutôt, je sentais sa présence sur ce boulevard dont les lumières brillaient comme des signaux, sans que je puisse très bien les déchiffrer et sans savoir du fond de quelles années ils m'étaient adressés. Et elles me semblaient encore plus vives, ces lumières, à cause de la pénombre du terre-plein. À la fois vives et lointaines.

J'avais enfilé ma chaussette, enfoncé de nouveau mon pied dans ma chaussure gauche et quitté ce banc où j'aurais volontiers passé toute la nuit. Et je marchais le long du terre-plein comme elle, à quinze ans, avant de se faire prendre. Où et à quel moment avait-elle attiré l'attention sur elle ?

Jean-Pierre Choureau finirait par se lasser. Je lui répondrais encore quelquefois au téléphone en lui donnant de vagues indications — toutes mensongères, bien entendu. Paris est grand et il est facile d'y égarer quelqu'un. Quand j'aurais le sentiment de l'avoir entraîné sur de fausses pistes, je ne répondrais plus à ses appels. Jacqueline pouvait compter sur moi. Je lui laisserais le temps de se mettre définitivement hors d'atteinte.

En ce moment, elle marchait elle aussi quelque part dans cette ville. Ou alors elle était assise à une table, au Condé. Mais elle n'avait rien à craindre. Je ne serais plus au rendez-vous.

Quand j'avais quinze ans, on m'en aurait donné dix-neuf. Et même vingt. Je ne m'appelais pas Louki mais Jacqueline. J'étais encore plus jeune la première fois que j'ai profité de l'absence de ma mère pour sortir. Elle allait à son travail vers neuf heures du soir et elle ne rentrait pas avant deux heures du matin. Cette première fois, j'avais préparé un mensonge au cas où le concierge me surprendrait dans l'escalier. Je lui aurais dit que je devais acheter un médicament à la pharmacie de la place Blanche.

Je n'étais plus retournée dans le quartier jusqu'au soir où Roland m'a emmenée en taxi chez cet ami de Guy de Vere. Nous y avions rendez-vous avec tous ceux qui assistaient d'habitude aux réunions. Nous venions à peine de nous connaître, Roland et moi, et je n'ai rien osé lui dire quand il a fait arrêter le taxi place

Blanche. Il voulait que nous marchions. Il n'a peut-être pas remarqué comme je lui ai serré le bras. J'étais prise de vertige. J'avais l'impression que si je traversais la place, je tomberais dans les pommes. J'avais peur. Lui qui me parle souvent de l'Éternel Retour, il aurait compris. Oui, tout recommençait pour moi, comme si le rendez-vous avec ces gens n'était qu'un prétexte et qu'on avait chargé Roland de me ramener en douceur au bercail.

J'ai été soulagée que nous ne passions pas devant le Moulin-Rouge. Pourtant, ma mère était morte depuis quatre ans et je n'avais plus rien à craindre. Chaque fois que je m'échappais de l'appartement la nuit, en son absence, je marchais sur l'autre trottoir du boulevard, celui du IX^e arrondissement. Aucune lumière sur ce trottoir-là. Le bâtiment sombre du lycée Jules-Ferry, puis des façades d'immeubles dont les fenêtres étaient éteintes, un restaurant, mais on aurait dit que la salle était toujours dans la pénombre. Et, chaque fois, je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard de l'autre côté du terre-plein, sur le Moulin-Rouge. Quand j'étais arrivée à la hauteur du café des Palmiers et que je débouchais place Blanche, je n'étais pas très rassurée. Les lumières, de nouveau. Une nuit que je passais devant la pharmacie, j'avais vu ma mère avec d'autres

clients, derrière la vitre. Je m'étais dit qu'elle avait fini son travail plus tôt que d'habitude et qu'elle rentrerait à l'appartement. Si je courais, j'arriverais avant elle. Je m'étais postée au coin de la rue de Bruxelles pour savoir le chemin qu'elle prendrait. Mais elle avait traversé la place et elle était retournée au Moulin-Rouge.

Souvent, j'avais peur et pour me rassurer je serais volontiers allée retrouver ma mère, mais je l'aurais dérangée dans son travail. Aujourd'hui, je suis sûre qu'elle ne m'aurait pas grondée, puisque la nuit où elle est venue me chercher au commissariat des Grandes-Carrières, elle ne m'a fait aucun reproche, aucune menace, aucune leçon de morale. Nous marchions en silence. Au milieu du pont Caulaincourt, je l'ai entendue dire d'une voix détachée : « ma pauvre petite », mais je me demandais si elle s'adressait à moi ou à elle-même. Elle a attendu que je me déshabille et que je me mette au lit pour entrer dans ma chambre. Elle s'est assise au pied du lit et elle restait silencieuse. Moi aussi. Elle a fini par sourire. Elle m'a dit : « Nous ne sommes pas très bavardes... », et elle me regardait droit dans les yeux. C'était la première fois que son regard restait aussi longtemps fixé sur moi et la première fois que je remarquais combien ses yeux étaient clairs,

gris, ou d'un bleu délavé. Gris-bleu. Elle s'est penchée et m'a embrassée sur la joue, ou plutôt j'ai senti ses lèvres de manière furtive. Et toujours ce regard fixé sur moi, ce regard clair et absent. Elle a éteint la lumière et avant de refermer la porte elle m'a dit : « Tâche de ne plus recommencer. » Je crois que c'est la seule fois qu'un contact s'est établi entre nous, si bref, si maladroit et pourtant si fort que je regrette de n'avoir pas eu, les mois suivants, un élan vers elle qui aurait encore provoqué ce contact. Mais nous n'étions ni l'une ni l'autre des personnes très démonstratives. Peut-être vis-à-vis de moi avait-elle cette attitude en apparence indifférente parce qu'elle ne se faisait aucune illusion sur mon compte. Elle se disait sans doute qu'il n'y avait pas grand-chose à espérer puisque je lui ressemblais.

Mais cela, je n'y ai jamais réfléchi sur le moment. Je vivais au présent sans me poser de questions. Tout a changé le soir où Roland m'a fait revenir dans ce quartier que j'évitais. Je n'y avais pas mis les pieds depuis la mort de ma mère. Le taxi s'est engagé rue de la Chaussée-d'Antin et j'ai vu, tout au fond, la masse noire de l'église de la Trinité, comme un aigle gigantesque qui montait la garde. Je me sentais mal. Nous approchions de la frontière. Je me suis dit qu'il y avait un espoir. Nous allions

peut-être bifurquer vers la droite. Mais non. Nous roulions tout droit, nous dépassions le square de la Trinité, nous montions la pente. Au feu rouge, avant d'arriver sur la place de Clichy, j'ai failli ouvrir la portière et m'échapper. Mais je ne pouvais pas lui faire ça.

C'est plus tard, quand nous suivions à pied la rue des Abbesses vers l'immeuble où nous avions rendez-vous, que j'ai recouvré mon calme. Heureusement, Roland ne s'était aperçu de rien. Alors, j'ai regretté que nous ne marchions pas plus longtemps, tous les deux, dans le quartier. J'aurais voulu le lui faire visiter et lui montrer l'endroit où j'habitais voilà à peine six ans et c'était si loin, dans une autre vie... Après la mort de ma mère, un seul lien me rattachait à cette période, un certain Guy Lavigne, l'ami de ma mère. J'avais compris que c'était lui qui payait le loyer de l'appartement. Je le vois encore, de temps en temps. Il travaille dans un garage, à Auteuil. Mais nous ne parlons presque jamais du passé. Il est aussi peu bavard que ma mère. Quand ils m'ont emmenée au commissariat, ils m'ont posé des questions auxquelles j'étais bien obligée de répondre mais, au début, je le faisais avec une telle réticence qu'ils m'ont dit : « Toi, tu n'es pas bavarde », comme ils l'auraient dit à ma mère et à Guy Lavigne si jamais tous deux

avaient été entre leurs mains. Je n'avais pas l'habitude qu'on me pose des questions. J'étais même étonnée qu'ils s'intéressent à mon cas. La seconde fois, au commissariat des Grandes-Carrières, j'étais tombée sur un flic plus gentil que le précédent et je prenais goût à sa manière de me poser des questions. Ainsi, il était permis de se confier, de parler de soi, et quelqu'un en face de vous s'intéressait à vos faits et gestes. J'avais si peu l'habitude de cette situation que je ne trouvais pas les mots pour répondre. Sauf pour les questions précises. Par exemple : Quelle a été votre scolarité ? Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de la rue Caulaincourt et l'école communale de la rue Antoinette. J'avais honte de lui dire qu'on ne m'avait pas acceptée au lycée Jules-Ferry, mais j'ai respiré un grand coup et je lui ai fait cet aveu. Il s'est penché vers moi et il m'a dit d'une voix douce, comme s'il voulait me consoler : « Tant pis pour le lycée Jules-Ferry... » Et cela m'a tellement surprise que j'ai d'abord eu envie de rire. Il me souriait et me regardait dans les yeux, un regard aussi clair que celui de ma mère, mais plus tendre, plus attentif. Il m'a demandé aussi quelle était ma situation familiale. Je me sentais en confiance et j'ai réussi à lui communiquer quelques maigres renseignements : ma mère était originaire d'un village de Sologne,

là où un M. Foucret, directeur du Moulin-Rouge, avait une propriété. Et c'était à cause de cela qu'elle avait obtenu très jeune, quand elle était montée à Paris, un emploi dans cet établissement. Je ne savais pas qui était mon père. J'étais née là-bas en Sologne, mais nous n'y étions jamais retournées. Voilà pourquoi ma mère me répétait souvent : « Nous n'avons plus de charpente... » Il m'écoutait et prenait quelquefois des notes. Et moi, j'éprouvais une sensation nouvelle : à mesure que je lui donnais tous ces pauvres détails, j'étais débarrassée d'un poids. Cela ne me concernait plus, je parlais de quelqu'un d'autre et j'étais soulagée de voir qu'il prenait des notes. Si tout était écrit noir sur blanc, cela voulait dire que c'était fini, comme sur les tombes où sont gravés des noms et des dates. Et je parlais de plus en plus vite, les mots se bousculaient : Moulin-Rouge, ma mère, Guy Lavigne, lycée Jules-Ferry, la Sologne... Je n'avais jamais pu parler à personne. Quelle délivrance tandis que tous ces mots sortaient de ma bouche... Une partie de ma vie s'achevait, une vie qui m'avait été imposée. Désormais, ce serait moi qui déciderais de mon sort. Tout commencerait à partir d'aujourd'hui, et pour bien prendre mon élan, j'aurais préféré qu'il raye ce qu'il venait d'écrire. J'étais prête à lui donner d'autres détails et

d'autres noms et à lui parler d'une famille imaginaire, une famille telle que je l'aurais rêvée.

Vers deux heures du matin, ma mère est venue me chercher. Il lui a dit que ce n'était pas très grave. Il me fixait toujours de son regard attentif. Vagabondage de mineure, voilà ce qui était écrit dans leur registre. Dehors, le taxi attendait. Quand il m'avait posé des questions sur ma scolarité, j'avais oublié de lui dire que, pendant quelques mois, j'avais fréquenté une école un peu plus loin sur le même trottoir que le commissariat. Je restais à la cantine et ma mère venait me chercher en fin d'après-midi. Parfois, elle arrivait en retard et je l'attendais, assise sur un banc du terre-plein. C'est là que j'avais remarqué que, de chaque côté, la rue portait un nom différent. Et cette nuit-là, elle était aussi venue me chercher, tout près de l'école, mais cette fois-ci au commissariat. Drôle de rue qui portait deux noms et qui semblait vouloir jouer un rôle dans ma vie...

Ma mère jetait, de temps en temps, un regard inquiet sur le compteur du taxi. Elle a dit au chauffeur de s'arrêter au coin de la rue Caulaincourt, et lorsqu'elle a sorti de son portefeuille les pièces de monnaie, j'ai compris qu'elle avait juste de quoi payer la course. Nous avons fait le reste du chemin à pied. Je

marchais plus vite qu'elle et je la laissais derrière moi. Puis je m'arrêtais pour qu'elle me rejoigne. Sur le pont qui domine le cimetière et d'où l'on peut voir notre immeuble en contrebas, nous nous sommes arrêtées longtemps et j'avais l'impression qu'elle reprenait son souffle. « Tu marches trop vite », m'a-t-elle dit. Aujourd'hui, il me vient une pensée. J'essayais peut-être de l'entraîner un peu plus loin que cette vie étroite qui était la sienne. Si elle n'était pas morte, je crois que j'aurais réussi à lui faire connaître d'autres horizons.

Les trois ou quatre années qui ont suivi, c'était souvent les mêmes itinéraires, les mêmes rues, et pourtant j'allais de plus en plus loin. Les premiers temps, je ne marchais même pas jusqu'à la place Blanche. À peine si je faisais le tour du pâté de maisons... D'abord ce tout petit cinéma, au coin du boulevard à quelques mètres de l'immeuble, où la séance commençait à dix heures du soir. La salle était vide, sauf le samedi. Les films se passaient dans des pays lointains, comme le Mexique et l'Arizona. Je ne prêtais aucune attention à l'intrigue, seuls les paysages m'intéressaient. À la sortie, il se faisait un curieux mélange dans ma tête entre l'Arizona et le boulevard de Clichy. Les couleurs des enseignes lumineuses et des néons étaient les mêmes que celles du film :

orange, vert émeraude, bleu nuit, jaune sable, des couleurs trop violentes qui me donnaient la sensation d'être toujours dans le film ou dans un rêve. Un rêve ou un cauchemar, cela dépendait. Au début, un cauchemar parce que j'avais peur et que je n'osais pas aller beaucoup plus loin. Et ce n'était pas à cause de ma mère. Si elle m'avait surprise toute seule sur le boulevard, à minuit, elle aurait eu à peine un mot de reproche. Elle m'aurait dit de rentrer à l'appartement, de sa voix calme, comme si elle ne s'étonnait pas de me voir dehors à cette heure tardive. Je crois que je marchais sur l'autre trottoir, celui de l'ombre, parce que je sentais que ma mère ne pouvait plus rien pour moi.

La première fois qu'ils m'ont embarquée, c'était dans le IX^e arrondissement, au début de la rue de Douai, dans cette boulangerie qui reste ouverte toute la nuit. Il était déjà une heure du matin. Je me tenais debout devant l'une des tables hautes et je mangeais un croissant. À partir de cette heure-là, on trouve toujours des gens bizarres dans cette boulangerie, et souvent ils viennent du café d'en face, Le Sans-Souci. Deux flics en civil sont entrés pour un contrôle d'identité. Je n'avais pas de papiers et ils ont voulu savoir mon âge. J'ai préféré leur dire la vérité. Ils m'ont fait monter dans le

panier à salade avec un grand type blond qui portait une veste en mouton retourné. Il paraissait connaître les flics. Peut-être en était-il un. À un moment, il m'a offert une cigarette, mais l'un des flics en civil l'en a empêché : « Elle est trop jeune... c'est mauvais pour la santé. » Il me semble qu'ils le tutoyaient.

Dans le bureau du commissariat, ils m'ont demandé mon nom, mon prénom, ma date de naissance et mon adresse, et ils les ont notés sur un registre. Je leur ai expliqué que ma mère travaillait au Moulin-Rouge. « Alors, on va lui téléphoner », a dit l'un des deux flics en civil. Celui qui écrivait sur le registre lui a donné le numéro de téléphone du Moulin-Rouge. Il l'a composé en me fixant droit dans les yeux. J'étais gênée. Il a dit : « Pourrais-je parler à Mme Geneviève Delanque ? » Il me fixait toujours d'un regard dur et j'ai baissé les yeux. Et puis, j'ai entendu : « Non... Ne la dérangez pas... » Il a raccroché. Maintenant, il me souriait. Il avait voulu me faire peur. « Ça va pour cette fois, m'a-t-il dit, mais la prochaine, je serai obligé d'avertir votre mère. » Il s'est levé et nous sommes sortis du commissariat. Le blond à la veste de mouton retourné attendait sur le trottoir. Ils m'ont fait monter dans une voiture, à l'arrière. « Je te ramène chez toi », m'a dit le flic en civil. Maintenant il

me tutoyait. Le blond au mouton retourné est descendu de la voiture place Blanche, devant la pharmacie. C'était bizarre de se retrouver seule sur la banquette arrière d'une voiture avec ce type au volant. Il s'est arrêté devant la porte de l'immeuble. « Allez dormir. Et ne recommencez plus. » Il me vouvoyait de nouveau. Je crois que j'ai bredouillé un « merci, monsieur ». J'ai marché vers la porte cochère et, au moment de l'ouvrir, je me suis retournée. Il avait coupé le moteur et il ne me quittait pas des yeux, comme s'il voulait s'assurer que je rentrais bien dans l'immeuble. J'ai regardé par la fenêtre de ma chambre. La voiture était toujours à l'arrêt. J'attendais, le front collé à la vitre, curieuse de savoir jusqu'à quand elle resterait là. J'ai entendu le bruit du moteur avant qu'elle tourne et disparaisse au coin de la rue. J'ai éprouvé cette sensation d'angoisse qui me prenait souvent la nuit et qui était encore plus forte que la peur — cette sensation d'être désormais livrée à moi-même sans aucun recours. Ni ma mère ni personne. J'aurais voulu qu'il reste toute la nuit en faction devant l'immeuble, toute la nuit et les nuits suivantes, comme une sentinelle, ou plutôt un ange gardien qui veillerait sur moi.

Mais, d'autres soirs, l'angoisse disparaissait et j'attendais impatiemment le départ de ma

mère pour sortir. Je descendais l'escalier le cœur battant, comme si j'allais à un rendez-vous. Plus besoin de dire un mensonge au concierge, de trouver des excuses ou de demander des permissions. À qui? Et pourquoi? Je n'étais même pas sûre de revenir dans l'appartement. Dehors, je ne suivais pas le trottoir de l'ombre, mais celui du Moulin-Rouge. Les lumières me semblaient encore plus violentes que celles des films du Mexico. Une ivresse me prenait, si légère... J'en avais éprouvé une semblable le soir où j'avais bu une coupe de champagne au Sans-Souci. J'avais la vie devant moi. Comment avais-je pu me recroqueviller en rasant les murs? Et de quoi avais-je peur? J'allais faire des rencontres. Il suffisait d'entrer dans n'importe quel café.

J'ai connu une fille, un peu plus âgée que moi, qui s'appelait Jeannette Gaul. Une nuit que je souffrais d'une migraine, j'étais entrée dans la pharmacie de la place Blanche pour acheter de la Véganine et un flacon d'éther. Au moment de payer, je me suis aperçue que je n'avais pas d'argent. Cette fille blonde aux cheveux courts qui portait un imperméable et dont j'avais croisé le regard — des yeux verts — s'est avancée vers la caisse et a payé pour moi. J'étais gênée, je ne savais comment la remercier. Je lui ai proposé de l'emmener

jusqu'à l'appartement pour la rembourser. J'avais toujours un peu d'argent dans ma table de nuit. Elle m'a dit : « Non... non... la prochaine fois. » Elle aussi habitait le quartier, mais plus bas. Elle me regardait en souriant de ses yeux verts. Elle m'a proposé de boire quelque chose avec elle, près de son domicile, et nous nous sommes retrouvées dans un café — ou plutôt un bar — de la rue de La Rochefoucauld. Pas du tout la même ambiance qu'au Condé. Les murs étaient en boiserie claire, comme le comptoir et les tables, et une sorte de vitrail donnait sur la rue. Des banquettes de velours rouge sombre. Une lumière tamisée. Derrière le bar se tenait une femme blonde d'une quarantaine d'années que cette Jeannette Gaul connaissait bien puisqu'elle l'appelait Suzanne en la tutoyant. Elle nous a servi deux Pim's champagne.

« À votre santé », m'a dit Jeannette Gaul. Elle me souriait toujours et j'avais l'impression que ses yeux verts me scrutaient pour deviner ce qui se passait dans ma tête. Elle m'a demandé :

« Vous habitez dans le coin ? »

— Oui. Un peu plus haut. »

Il existait des zones multiples dans le quartier dont je connaissais toutes les frontières, même invisibles. Comme j'étais intimidée et

que je ne savais pas trop quoi lui dire, j'ai ajouté : « Oui, j'habite plus haut. Ici, nous ne sommes qu'aux premières pentes. » Elle a froncé les sourcils. « Les premières pentes ? » Ces deux mots l'intriguaient, mais elle n'avait pas perdu son sourire. Était-ce l'effet du Pim's champagne ? Ma timidité avait fondu. Je lui ai expliqué ce que voulait dire « les premières pentes », cette expression que j'avais apprise comme tous les enfants des écoles du quartier. À partir du square de la Trinité commencent « les premières pentes ». Ça ne cesse de monter jusqu'au château des Brouillards et le cimetière Saint-Vincent, avant de redescendre vers l'arrière-pays de Clignancourt, tout au nord.

« Tu en sais des choses », m'a-t-elle dit. Et son sourire est devenu ironique. Elle m'avait tutoyée brusquement, mais cela me semblait naturel. Elle a commandé à la dénommée Suzanne deux autres coupes. Je n'avais pas l'habitude de l'alcool et une coupe c'était déjà trop pour moi. Mais je n'ai pas osé refuser. Pour en finir plus vite, j'ai avalé le champagne cul sec. Elle m'observait toujours, en silence.

« Tu fais des études ? »

J'ai hésité à répondre. J'avais toujours rêvé d'être étudiante, à cause du mot que je trouvais élégant. Mais ce rêve était devenu inaccessible pour moi le jour où l'on ne m'avait pas

acceptée au lycée Jules-Ferry. Était-ce l'assurance que me donnait le champagne ? Je me suis penchée vers elle et, peut-être pour mieux la convaincre, j'ai rapproché mon visage du sien :

« Oui, je suis étudiante. »

Cette première fois, je n'ai pas remarqué les clients autour de nous. Rien à voir avec Le Condé. Si je ne craignais pas de retrouver certains fantômes, je retournerais volontiers une nuit dans cet endroit pour bien comprendre d'où je viens. Mais il faut être prudente. D'ailleurs je risquerais de trouver porte close. Changement de propriétaire. Tout cela n'avait pas beaucoup d'avenir.

« Étudiante en quoi ? »

Elle me prenait de court. La candeur de son regard m'a encouragée. Elle ne pouvait certainement pas penser que je mentais.

« En langues orientales. »

Elle paraissait impressionnée. Elle ne m'a jamais demandé par la suite des détails sur mes études en langues orientales, ni les horaires des cours, ni l'emplacement de l'école. Elle aurait dû se rendre compte que je ne fréquentais aucune école. Mais à mon avis c'était pour elle — et pour moi aussi — une sorte de titre de noblesse que je portais, et que l'on hérite sans avoir besoin de rien faire. À ceux qui

fréquentaient le bar de la rue de La Rochefoucauld, elle me présentait comme « l'Étudiante » et peut-être s'en souvient-on encore, là-bas.

Cette nuit-là, elle m'a raccompagnée jusque chez moi. À mon tour, j'ai voulu savoir ce qu'elle faisait dans la vie. Elle m'a dit qu'elle avait été danseuse, mais qu'à la suite d'un accident elle avait dû interrompre ce métier. Danseuse classique ? Non, pas tout à fait, et pourtant elle avait eu une formation de danseuse classique. Aujourd'hui, je me pose une question qui ne me serait jamais venue à l'esprit sur le moment : Avait-elle été autant danseuse que moi étudiante ? Nous suivions la rue Fontaine en direction de la place Blanche. Elle m'a expliqué que « pour le moment » elle était « associée » avec la dénommée Suzanne, une vieille amie à elle et un peu sa « grande sœur ». Elles s'occupaient toutes les deux de l'endroit où elle m'avait emmenée ce soir-là et qui était aussi un restaurant.

Elle m'a demandé si j'habitais seule. Oui, seule avec ma mère. Elle a voulu savoir quel métier exerçait ma mère. Je n'ai pas prononcé le mot « Moulin-Rouge ». Je lui ai répondu d'un ton sec : « Expert-comptable. » Après tout, ma mère aurait pu être expert-comptable. Elle en avait le sérieux et la discrétion.

Nous nous sommes quittées devant la porte

cochère. Ce n'était pas de gaieté de cœur que je retournais chaque nuit dans cet appartement. Je savais qu'un jour ou l'autre je le quitterais définitivement. Je comptais beaucoup sur les rencontres que j'allais faire et qui mettraient un terme à ma solitude. Cette fille était ma première rencontre et peut-être m'aiderait-elle à prendre le large.

« On se voit demain ? » Elle a paru étonnée par ma question. Je la lui avais posée d'une manière trop brusque, sans parvenir à cacher mon inquiétude.

« Bien sûr. Quand tu veux... »

Elle m'a lancé son sourire tendre et ironique, le même que tout à l'heure, au moment où je lui expliquais ce que voulait dire « les premières pentes ».

J'ai des trous de mémoire. Ou plutôt certains détails me reviennent dans le désordre. Depuis cinq ans, je ne voulais plus penser à tout ça. Et il a suffi que le taxi monte la rue et que je retrouve les enseignes lumineuses — Aux Noctambules, Aux Pierrots... Je ne sais plus comment s'appelait l'endroit de la rue de La Rochefoucauld. Le Rouge Cloître ? Chez Dante ? Le Canter ? Oui, Le Canter. Aucun client du Condé n'aurait fréquenté Le Canter. Il existe des frontières infranchissables dans la vie. Et pourtant j'ai été très surprise les

premières fois que j'allais au Condé de reconnaître un client que j'avais vu au Canter, le type qui s'appelle Maurice Raphaël et que l'on surnomme le Jaguar... Je ne pouvais vraiment pas deviner que cet homme était écrivain... Rien ne le distinguait de ceux qui jouaient aux cartes et à d'autres jeux dans la petite salle du fond, derrière la grille en fer forgé... Je l'ai reconnu. Lui, j'ai senti que mon visage ne lui rappelait rien. Tant mieux. Quel soulagement...

Je n'ai jamais compris le rôle de Jeannette Gaul au Canter. Souvent elle prenait les commandes et servait les clients. Elle s'asseyait à leur table. Elle connaissait la plupart d'entre eux. Elle m'a présenté un grand brun avec une tête orientale, très bien habillé, et qui avait l'air d'avoir fait des études, un certain Accad, le fils d'un médecin du quartier. Il était toujours accompagné de deux amis, Godinger et Mario Bay. Quelquefois, ils jouaient aux cartes et aux autres jeux avec des hommes plus âgés, dans la petite salle du fond. Cela durait jusqu'à cinq heures du matin. L'un de ces joueurs était apparemment le vrai propriétaire du Canter. Un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris et courts, très bien habillé lui aussi, l'air sévère et dont Jeannette m'avait dit qu'il était un « ancien avocat ». Je

me souviens de son nom : Mocellini. De temps en temps, il se levait et rejoignait Suzanne derrière le bar. Certaines nuits, il la remplaçait et il servait lui-même les consommations, comme s'il se trouvait chez lui dans son appartement et que tous les clients étaient ses invités. Il appelait Jeannette « mon petit » ou « Tête de mort » sans que je comprenne pourquoi, et les premières fois que je venais au Canter il me regardait avec une certaine méfiance. Une nuit, il m'a demandé mon âge. Je me suis vieillie, j'ai dit « vingt et un ans ». Il m'observait en fronçant les sourcils, il ne me croyait pas. « Vous êtes sûre d'avoir vingt et un ans ? » J'étais de plus en plus embarrassée et prête à lui dire mon âge véritable, mais son regard brusquement a perdu toute sa sévérité. Il m'a souri et a haussé les épaules. « Eh bien, disons que vous avez vingt et un ans. »

Jeannette avait un faible pour Mario Bay. Il portait des lunettes teintées mais pas du tout par affectation. La lumière lui faisait mal aux yeux. Des mains fines. Au début, Jeannette le prenait pour un pianiste, de ceux, m'a-t-elle dit, qui passent en concert, à Gaveau ou à Pleyel. Il avait une trentaine d'années, comme Accad et Godinger. Mais s'il n'était pas pianiste, que faisait-il dans la vie ? Lui et Accad étaient très liés à Mocellini. D'après Jeannette,

ils avaient travaillé avec Mocellini quand celui-ci était encore avocat. Depuis, ils travaillaient toujours pour lui. À quoi? Dans des sociétés, me disait-elle. Mais ça voulait dire quoi, « sociétés »? Au Canter ils nous invitaient à leur table, et Jeannette prétendait qu'Accad avait le béguin pour moi. Dès le début, j'ai senti qu'elle voulait que je sorte avec lui, peut-être pour renforcer ses liens avec Mario Bay. J'avais plutôt l'impression que c'était Godinger qui me trouvait à son goût. Il était brun comme Accad mais plus grand. Jeannette le connaissait moins que les deux autres. Apparemment, il avait beaucoup d'argent et une voiture qu'il garait toujours devant Le Canter. Il habitait l'hôtel et il allait souvent en Belgique.

Des trous noirs. Et puis des détails qui me sautent à la mémoire, des détails aussi précis qu'ils sont insignifiants. Il habitait l'hôtel et il allait souvent en Belgique. L'autre soir, j'ai répété cette phrase stupide comme le refrain d'une berceuse que l'on chantonne dans le noir pour se rassurer. Et pourquoi donc Mocellini appelait-il Jeannette Tête de mort? Des détails qui en cachent d'autres, beaucoup plus pénibles. Je me souviens de l'après-midi, quelques années plus tard, où Jeannette était venue me voir à Neuilly. C'était une quinzaine de jours après mon mariage avec Jean-Pierre

Choureau. Je n'ai jamais pu l'appeler autrement que Jean-Pierre Choureau, sans doute parce qu'il était plus âgé que moi et que lui-même me vouvoyait. Elle a sonné trois coups, comme je le lui avais demandé. Un instant, j'ai voulu ne pas lui répondre, mais c'était idiot, elle connaissait mon numéro de téléphone et mon adresse. Elle est entrée en se glissant dans l'entrebâillement de la porte et l'on aurait cru qu'elle s'introduisait en fraude dans l'appartement pour un cambriolage. Dans le salon, elle a jeté un regard autour d'elle, sur les murs blancs, la table basse, la pile de magazines, la lampe à abat-jour rouge, le portrait de la mère de Jean-Pierre Choureau, au-dessus du canapé. Elle ne disait rien. Elle hochait la tête. Elle tenait à visiter les lieux. Elle a paru étonnée que Jean-Pierre Choureau et moi nous fassions chambre à part. Dans ma chambre, nous nous sommes allongées toutes les deux sur le lit.

« Alors, c'est un garçon de bonne famille ? » m'a dit Jeannette. Et elle a éclaté de rire.

Je ne l'avais plus revue depuis l'hôtel de la rue d'Armaillé. Son rire me mettait mal à l'aise. Je craignais qu'elle ne me ramène en arrière, à l'époque du Canter. Pourtant, quand elle était venue l'année précédente rue d'Armaillé pour me rendre visite, elle m'avait annoncé qu'elle avait rompu avec les autres.

« Une vraie chambre de jeune fille... »

Sur la commode, la photo de Jean-Pierre Choureau dans un cadre de cuir grenat. Elle s'est levée et s'est penchée vers le cadre.

« Il est plutôt beau type... Mais pourquoi tu fais chambre à part ? »

De nouveau, elle s'est allongée à côté de moi sur le lit. Alors je lui ai dit que je préférerais la voir ailleurs qu'ici. Je craignais qu'elle ne se sente gênée en présence de Jean-Pierre Choureau. Et puis nous ne pourrions pas parler librement entre nous.

« Tu as peur que je vienne te voir avec les autres ? »

Elle a ri mais d'un rire moins franc que tout à l'heure. C'est vrai, j'avais peur, même à Neuilly, de tomber sur Accad. Je m'étonnais qu'il n'ait pas retrouvé ma trace quand j'habitais l'hôtel, rue d'Armaillé puis rue de l'Étoile.

« Sois tranquille... Ils ne sont plus à Paris depuis longtemps... Ils sont au Maroc... »

Elle me caressait le front comme si elle voulait m'apaiser.

« Je suppose que tu n'as pas parlé à ton mari des parties à Cabassud... »

Elle n'avait mis aucune ironie dans ce qu'elle venait de dire. Au contraire, j'étais frappée par sa voix triste. C'était son ami à elle, Mario Bay, le type aux lunettes teintées et aux mains de

pianiste, qui employait ce terme « parties » quand ils nous emmenaient, Accad et lui, passer la nuit à Cabassud, une auberge près de Paris.

« C'est calme, ici... Ce n'est pas comme à Cabassud... Tu te rappelles? »

Des détails sur lesquels je voulais fermer les yeux comme dans une lumière trop vive. Et pourtant, l'autre fois, quand nous avons quitté les amis de Guy de Vere et que je rentrais de Montmartre avec Roland, je gardais les yeux grands ouverts. Tout était plus net, plus coupant, une lumière crue m'éblouissait et je finissais par m'y habituer. Une nuit au Canter, je me trouvais dans cette même lumière avec Jeannette à une table, près de l'entrée. Il n'y avait plus personne sauf Mocellini et les autres qui jouaient aux cartes dans la salle du fond, derrière la grille. Ma mère devait être rentrée depuis longtemps. Je me demandais si elle s'inquiétait de mon absence. Je regrettais presque cette nuit où elle était venue me chercher au commissariat des Grandes-Carrières. À partir de maintenant, j'avais le pressentiment qu'elle ne pourrait plus jamais venir me chercher. J'étais trop loin. Une angoisse m'envahissait que j'essayais de contenir et qui m'empêchait de respirer. Jeannette a rapproché son visage du mien.

« Tu es toute pâle... Ça ne va pas ? »

Je voulais lui sourire pour la rassurer, mais j'avais l'impression de faire une grimace.

« Non... Ce n'est rien... »

Depuis que je quittais l'appartement la nuit, j'avais de brefs accès de panique ou plutôt des « baisses de tension », comme avait dit le pharmacien de la place Blanche, un soir que j'essayais de lui expliquer ce que j'éprouvais. Mais chaque fois que je prononçais un mot, il me semblait faux ou anodin. Mieux valait garder le silence. Une sensation de vide me prenait dans la rue, brusquement. La première fois, c'était devant le tabac, après le Cyrano. Il y passait beaucoup de monde, mais cela ne me rassurait pas. J'allais tomber dans les pommes et ils continueraient à marcher droit devant eux sans me prêter aucune attention. Baisse de tension. Coupure de courant. Je devais faire un effort sur moi-même pour renouer les fils. Ce soir-là, j'étais entrée dans le tabac et j'avais demandé des timbres, des cartes postales, un stylo bille et un paquet de cigarettes. Je m'étais assise au comptoir. J'avais pris une carte postale et commencé à écrire. « Encore un peu de patience. Je crois que cela va aller mieux. » J'avais allumé une cigarette et collé un timbre sur la carte. Mais à qui l'adresser ? J'aurais voulu écrire quelques mots sur chacune des cartes

postales, des mots rassurants : « Il fait beau, je passe de bonnes vacances, j'espère que tout va bien aussi pour vous. À bientôt. Je vous embrasse. » Je suis assise très tôt le matin à la terrasse d'un café, au bord de la mer. Et j'écris des cartes postales à des amis.

« Comment tu te sens ? Ça va mieux ? » m'a dit Jeannette. Son visage était encore plus près du mien.

« Tu veux qu'on sorte pour prendre l'air ? »

La rue ne m'avait jamais semblé à ce point déserte et silencieuse. Elle était éclairée par des réverbères d'un autre temps. Et dire qu'il suffisait de monter la pente pour retrouver à quelques centaines de mètres la foule des samedis soir, les enseignes lumineuses qui annonçaient « Les plus beaux nus du monde » et les cars de touristes devant le Moulin-Rouge... J'avais peur de toute cette agitation. J'ai dit à Jeannette :

« On pourrait rester à mi-pente... »

Nous avons marché jusqu'à l'endroit où commençaient les lumières, le carrefour au bout de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Mais nous avons fait demi-tour et suivi en sens inverse la pente de la rue. Je me sentais peu à peu soulagée à mesure que je descendais cette pente, du côté de l'ombre. Il suffisait de se laisser aller, Jeannette me serrait le bras. Nous étions

arrivées presque au bas de la pente, au croisement de la Tour-des-Dames. Elle m'a dit :

« Tu ne veux pas qu'on prenne un peu de neige ? »

Je n'ai pas compris le sens exact de cette phrase, mais le mot « neige » m'a frappée. J'avais l'impression qu'elle allait tomber d'un moment à l'autre et rendre encore plus profond le silence autour de nous. On n'entendrait plus que le crissement de nos pas dans la neige. Une horloge sonnait quelque part et, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé qu'elle annonçait la messe de minuit. Jeannette me guidait. Je me laissais entraîner. Nous suivions la rue d'Aumale dont tous les immeubles étaient obscurs. On aurait cru qu'ils formaient une même façade noire de chaque côté et d'un bout à l'autre de la rue.

« Viens dans ma chambre... on va prendre un peu de neige... »

Dès que nous serions arrivées, je lui demanderais ce que cela voulait dire : prendre un peu de neige. Il faisait plus froid à cause de ces façades noires. Est-ce que je me trouvais dans un rêve pour entendre aussi nettement l'écho de nos pas ?

Par la suite, j'ai souvent suivi le même chemin, seule ou avec elle. J'allais la retrouver dans sa chambre pendant la journée ou bien

j'y passais la nuit quand nous restions trop tard au Canter. C'était dans un hôtel rue Laferrière, une rue qui forme un coude et où l'on se sent à l'écart de tout, dans la zone des premières pentes. Un ascenseur avec une porte grillagée. Il montait lentement. Elle habitait au dernier étage, ou plus haut. Peut-être l'ascenseur ne s'arrêterait-il pas. Elle m'a chuchoté à l'oreille :

« Tu verras... ça va être bien... on va prendre un peu de neige... »

Ses mains tremblaient. Dans la pénombre du couloir, elle était si nerveuse qu'elle ne parvenait pas à enfoncer la clé dans la serrure.

« Vas-y... essaye... Moi, je n'y arrive pas... »

Sa voix était de plus en plus saccadée. Elle avait laissé tomber la clé. Je me suis penchée pour la ramasser à tâtons. J'ai réussi à la glisser dans la serrure. La lumière était allumée, une lumière jaune qui tombait d'un plafonnier. Le lit était défait, les rideaux tirés. Elle s'est assise au bord du lit et elle a fouillé dans le tiroir de la table de nuit. Elle en a sorti une petite boîte métallique. Elle m'a dit de respirer cette poudre blanche qu'elle appelait « la neige ». Au bout d'un moment, cela m'a donné une sensation de fraîcheur et de légèreté. J'avais la certitude que l'angoisse et le sentiment de vide qui me prenaient dans la rue ne reviendraient

jamais. Depuis que le pharmacien de la place Blanche m'avait parlé d'une baisse de tension, je croyais qu'il fallait me raidir, lutter contre moi-même, essayer de me contrôler. On n'y peut rien, on a été élevée à la dure. Marche ou crève. Si je tombais, les autres continueraient de marcher sur le boulevard de Clichy. Je ne devais pas me faire d'illusions. Mais, dorénavant, cela changerait. D'ailleurs, les rues et les frontières du quartier me semblaient brusquement trop étroites.

Une librairie-papeterie boulevard de Clichy restait ouverte jusqu'à une heure du matin. Mattei. Un simple nom à la devanture. Le nom du patron ? Je n'ai jamais osé le demander à cet homme brun qui portait des moustaches et une veste prince-de-galles et qui se tenait toujours assis derrière son bureau, à lire. Chaque fois, les clients interrompaient sa lecture quand ils achetaient des cartes postales ou un bloc de papier à lettres. À l'heure où je venais, il n'y avait presque pas de clients, sauf parfois quelques personnes qui sortaient du Minuit Chansons à côté. Le plus souvent, nous étions seuls dans la librairie, lui et moi. À la devanture étaient toujours exposés les mêmes livres dont j'ai su très vite qu'ils étaient des romans de science-fiction. Il m'avait conseillé de les lire. Je me rappelle le titre de quelques-uns

d'entre eux : *Un caillou dans le ciel. Passagère clandestine. Les Corsaires du vide.* Je n'en ai gardé qu'un seul : *Cristal qui songe.*

À droite, sur les rayonnages près de la vitrine, étaient rangés des livres d'occasion consacrés à l'astronomie. J'en avais repéré un dont la couverture orange était à moitié déchirée : *Voyage dans l'infini.* Celui-là aussi je l'ai encore. Le samedi soir où j'ai voulu l'acheter, j'étais la seule cliente dans la librairie et l'on entendait à peine le vacarme du boulevard. Derrière la vitre, on voyait bien quelques enseignes lumineuses et même celle blanc et bleu des « Plus beaux nus du monde », mais elles paraissaient si lointaines... Je n'osais pas déranger cet homme qui lisait, assis, la tête penchée. Je suis demeurée une dizaine de minutes dans le silence avant qu'il tourne la tête vers moi. Je lui ai tendu le livre. Il a souri : « Très bien, ça. Très bien... *Voyage dans l'infini...* » Je m'apprêtais à lui régler le prix du livre, mais il a levé le bras : « Non... non... Je vous le donne... Et je vous souhaite un bon voyage... »

Oui, cette librairie n'a pas été simplement un refuge mais aussi une étape dans ma vie. J'y restais souvent jusqu'à l'heure de la fermeture. Une chaise était placée près des rayonnages ou plutôt un grand escabeau. Je m'y asseyais pour feuilleter les livres et les albums illustrés.

Je me demandais s'il se rendait compte de ma présence. Au bout de quelques jours, sans interrompre sa lecture, il me disait une phrase, toujours la même : « Alors, vous trouvez votre bonheur? » Plus tard, quelqu'un m'a déclaré avec beaucoup d'assurance que la seule chose dont on ne peut pas se souvenir c'est le timbre des voix. Pourtant, encore aujourd'hui, au cours de mes nuits d'insomnie, j'entends souvent la voix à l'accent parisien — celui des rues en pente — me dire : « Alors, vous trouvez votre bonheur? » Et cette phrase n'a rien perdu de sa gentillesse et de son mystère.

Le soir, à la sortie de la librairie, j'étais étonnée de me retrouver sur le boulevard de Clichy. Je n'avais pas très envie de descendre jusqu'au Canter. Mes pas m'entraînaient vers le haut. J'éprouvais maintenant du plaisir à monter les pentes ou les escaliers. Je comptais chaque marche. Au chiffre 30, je savais que j'étais sauvée. Beaucoup plus tard, Guy de Vere m'a fait lire *Horizons perdus*, l'histoire de gens qui gravissent les montagnes du Tibet vers le monastère de Shangri-La pour apprendre les secrets de la vie et de la sagesse. Mais ce n'est pas la peine d'aller si loin. Je me rappelais mes promenades de la nuit. Pour moi, Montmartre, c'était le Tibet. Il me suffisait de la pente de la rue Caulaincourt. Là-haut, devant

le château des Brouillards, je respirais pour la première fois de ma vie. Un jour, à l'aube, je me suis échappée du Canter où j'étais avec Jeannette. Nous attendions Accad et Mario Bay qui voulaient nous emmener à Cabassud en compagnie de Godinger et d'une autre fille. J'étouffais. J'ai inventé une excuse pour aller prendre l'air. Je me suis mise à courir. Sur la place, toutes les enseignes lumineuses étaient éteintes, même celle du Moulin-Rouge. Je me laissais envahir par une ivresse que l'alcool ou la neige ne m'aurait jamais procurée. J'ai monté la pente jusqu'au château des Brouillards. J'étais bien décidée à ne plus jamais revoir la bande du Canter. Plus tard, j'ai ressenti la même ivresse chaque fois que je coupais les ponts avec quelqu'un. Je n'étais vraiment moi-même qu'à l'instant où je m'enfuyais. Mes seuls bons souvenirs sont des souvenirs de fuite ou de fugue. Mais la vie reprenait toujours le dessus. Quand j'ai atteint l'allée des Brouillards, j'étais sûre que quelqu'un m'avait donné rendez-vous par ici et que ce serait pour moi un nouveau départ. Il y a une rue, un peu plus haut, où j'aimerais bien revenir un jour ou l'autre. Je la suivais ce matin-là. C'était là que devait avoir lieu le rendez-vous. Mais je ne connaissais pas le numéro de l'immeuble. Aucune importance. J'attendais un signe qui

me l'indiquerait. Là-bas, la rue débouchait en plein ciel, comme si elle menait au bord d'une falaise. J'avais avec ce sentiment de légèreté qui vous prend quelquefois dans les rêves. Vous ne craignez plus rien, tous les dangers sont dérisoires. Si cela tourne vraiment mal, il suffit de vous réveiller. Vous êtes invincible. Je marchais, impatiente d'arriver au bout, là où il n'y avait plus que le bleu du ciel et le vide. Quel mot traduirait mon état d'esprit? Je ne dispose que d'un très pauvre vocabulaire. Ivresse? Extase? Ravissement? En tout cas, cette rue m'était familière. Il me semblait l'avoir suivie auparavant. J'atteindrais bientôt le bord de la falaise et je me jetterais dans le vide. Quel bonheur de flotter dans l'air et de connaître enfin cette sensation d'apesanteur que je recherchais depuis toujours. Je me souviens avec une si grande netteté de ce matin-là, de cette rue et du ciel tout au bout...

Et puis la vie a continué, avec des hauts et des bas. Un jour de cafard, sur la couverture du livre que Guy de Vere m'avait prêté : *Louise du Néant*, j'ai remplacé au stylo bille le prénom par le mien. *Jacqueline du Néant*.

Ce soir-là, c'était comme si nous faisions tourner les tables. Nous étions réunis dans le bureau de Guy de Vere et il avait éteint la lampe. Ou, tout simplement, c'était une panne de courant. Nous entendions sa voix dans l'obscurité. Il nous récitait un texte qu'autrement il nous aurait lu à la lumière. Mais non, je suis injuste, Guy de Vere aurait été choqué de m'entendre parler à son sujet de « tables tournantes ». Il valait mieux que ça. Il m'aurait dit sur un ton de léger reproche : « Voyons, Roland... »

Il a allumé les bougies d'un candélabre qui se trouvait sur la cheminée, puis il s'est assis de nouveau derrière son bureau. Nous occupions les sièges, face à lui, cette fille, moi et un couple d'une quarantaine d'années, tous deux très soignés et d'allure bourgeoise, que je rencontrais ici pour la première fois.

J'ai tourné la tête vers elle et nos regards

se sont croisés. Guy de Vere parlait toujours. le buste légèrement penché mais avec naturel, presque sur le ton de la conversation courante. À chaque réunion, il lisait un texte dont il nous confiait plus tard des exemplaires photocopiés. J'ai gardé le photocopié de ce soir-là. J'avais un point de repère. Elle m'avait donné son numéro de téléphone et je l'avais inscrit au bas de la feuille, au stylo bille rouge.

« Le maximum de concentration s'obtient couché, les yeux fermés. À la moindre manifestation extérieure, la dispersion et la diffusion commencent. Debout, les jambes enlèvent une partie de la force. Les yeux ouverts diminuent la concentration... »

J'avais peine à maîtriser un fou rire et je m'en souviens d'autant plus que cela ne m'était jamais arrivé jusque-là. Mais la lumière des bougies donnait à cette lecture une trop grande solennité. Je rencontrais souvent son regard. Apparemment, elle n'avait pas envie de rire. Au contraire, elle semblait très respectueuse, et même inquiète de ne pas comprendre le sens des mots. Ce sérieux, elle finissait par me le communiquer. J'avais presque honte de ma première réaction. J'osais à peine penser au trouble que j'aurais jeté si j'avais éclaté de rire. Et dans son regard, je croyais voir une sorte d'appel à l'aide, une interrogation. Suis-je digne

d'être parmi vous ? Guy de Vere avait croisé les doigts. Sa voix avait pris un accent plus grave et il la regardait fixement comme s'il ne s'adressait qu'à elle. Elle en était pétrifiée. Peut-être avait-elle peur qu'il lui pose une question impromptue, du genre : « Et vous, j'aimerais bien avoir votre avis là-dessus. »

La lumière est revenue. Nous sommes restés encore quelques moments dans le bureau, ce qui était inhabituel. Les réunions avaient toujours lieu au salon et rassemblaient une dizaine de personnes. Ce soir-là, nous n'étions que quatre et de Vere avait sans doute préféré nous recevoir dans son bureau en raison de notre petit nombre. Et cela s'était fait sur un simple rendez-vous, sans l'invitation coutumière que vous receviez à votre domicile ou que l'on vous donnait à la librairie Véga, si vous en étiez un habitué. Comme certains textes photocopiés, j'ai gardé quelques-unes de ces invitations, et hier l'une d'elles m'est tombée entre les mains :

Mon cher Roland,

*Guy de Vere
sera heureux de vous accueillir
le jeudi 16 janvier à 20 heures
5, square Louendul (XV^e)
2^e immeuble à gauche
3^e étage gauche*

Le bristol blanc, toujours du même format, et les caractères filigranés auraient pu annoncer une réunion mondaine, cocktail ou anniversaire.

Ce soir-là il nous a raccompagnés jusqu'à la porte de l'appartement. Guy de Vere et le couple qui venait pour la première fois avaient bien une vingtaine d'années de plus que nous deux. Comme l'ascenseur était trop étroit pour quatre personnes, nous sommes descendus, elle et moi, par l'escalier.

Une voie privée bordée d'immeubles identiques aux façades couleur beige et brique. Mêmes portes en fer forgé au-dessous d'une lanterne. Mêmes rangées de fenêtres. Passé la grille, on se retrouvait devant le square de la rue Alexandre-Cabanel. Je tenais à écrire ce nom, puisque c'est là que nos chemins se sont croisés. Nous sommes restés un instant immobiles au milieu de ce square en cherchant quelques mots à nous dire. C'est moi qui ai rompu le silence.

« Vous habitez dans le quartier ? »

— Non, du côté de l'Étoile. »

Je cherchais un prétexte pour ne pas la quitter tout de suite. « On peut faire un bout de chemin ensemble. »

Nous marchions sous le viaduc, le long du

boulevard de Grenelle. Elle m'avait proposé de suivre à pied cette ligne du métro aérien qui menait à l'Étoile. Si elle se sentait fatiguée, elle pourrait toujours faire le reste du chemin en métro. Ce devait être un dimanche soir ou un jour férié. Il n'y avait pas de circulation, tous les cafés étaient fermés. En tout cas, dans mon souvenir, nous étions, cette nuit-là, dans une ville déserte. Notre rencontre, quand j'y pense maintenant, me semble la rencontre de deux personnes qui n'avaient aucun ancrage dans la vie. Je crois que nous étions l'un et l'autre seuls au monde.

« Vous connaissez Guy de Vere depuis longtemps ? lui ai-je demandé.

— Non, je l'ai connu au début de l'année par un ami. Et vous ?

— Moi, c'est par la librairie Véga. »

Elle ignorait l'existence de cette librairie du boulevard Saint-Germain dont la vitrine portait une inscription en caractères bleus : *Orientalisme et religions comparées*. C'était là que j'avais entendu parler pour la première fois de Guy de Vere. Un soir, le libraire m'avait donné l'un des bostols d'invitation en me disant que je pouvais assister à la réunion. « C'est tout à fait pour des gens comme vous. » J'aurais aimé lui demander ce qu'il entendait par « des gens comme vous ». Il me considérait avec une cer-

taine gentillesse et cela ne devait pas être péjoratif. Il se proposait même de me « recommander » auprès de ce Guy de Vere.

« Et elle est bien, la librairie Véga? »

Elle m'avait posé la question sur un ton ironique. Mais c'était peut-être son accent parisien qui me donnait cette impression.

« On y trouve des tas de livres intéressants. Je vous y emmènerai. »

J'ai voulu savoir quelles étaient ses lectures et ce qui l'avait attirée dans les réunions de Guy de Vere. Le premier livre que lui avait conseillé de Vere était *Horizons perdus*. Elle l'avait lu avec beaucoup d'attention. À la réunion précédente, elle était arrivée plus tôt que les autres, et de Vere l'avait fait entrer dans son bureau. Il cherchait sur les rayonnages de sa bibliothèque qui occupait deux murs entiers un autre livre à lui prêter. Au bout d'un instant, comme si une idée lui était brusquement venue à l'esprit, il s'était dirigé vers son bureau et il avait pris un livre qui se trouvait parmi des piles de dossiers et des lettres en désordre. Il lui avait dit : « Vous pouvez lire ça. Je serais curieux de savoir ce que vous en pensez. » Elle avait été très intimidée. De Vere parlait toujours aux autres comme s'ils étaient aussi intelligents et aussi cultivés que lui. Jusqu'à quand? Il finirait bien par s'apercevoir que l'on n'était pas à la

hauteur. Le livre qu'il lui avait donné, ce soir-là, avait pour titre : *Louise du Néant*. Non, je ne le connaissais pas. C'était l'histoire de la vie de Louise du Néant, une religieuse, avec toutes les lettres qu'elle avait écrites. Elle ne lisait pas dans l'ordre, elle ouvrait le livre au hasard. Certaines pages l'avaient beaucoup impressionnée. Encore plus qu'*Horizons perdus*. Avant de connaître de Vere, elle avait lu des romans de science-fiction comme *Cristal qui songe*. Et des ouvrages d'astronomie. Quelle coïncidence... Moi aussi, j'aimais beaucoup l'astronomie.

À la station Bir-Hakeim, je me suis demandé si elle allait prendre le métro ou alors si elle voulait encore marcher et traverser la Seine. Au-dessus de nous, à intervalles réguliers, le fracas des rames. Nous nous sommes engagés sur le pont.

« Moi aussi, lui ai-je dit, j'habite du côté de l'Étoile. Peut-être pas très loin de chez vous. »

Elle hésitait. Elle voulait sans doute me dire quelque chose qui la gênait.

« En fait, je suis mariée... Je vis chez mon mari à Neuilly... »

On aurait cru qu'elle m'avait confessé un crime.

« Et vous êtes mariée depuis longtemps ? »

— Non. Pas très longtemps... depuis le mois d'avril de l'année dernière... »

Nous marchions de nouveau. Nous étions arrivés au milieu du pont, à la hauteur de l'escalier qui mène à l'allée des Cygnes. Elle s'est engagée dans l'escalier et je l'ai suivie. Elle descendait les marches d'un pas assuré, comme si elle allait à un rendez-vous. Et elle me parlait de plus en plus vite.

« À un moment, je cherchais du travail... Je suis tombée sur une annonce... C'était un travail de secrétariat intérimaire... »

En bas, nous suivions l'allée des Cygnes. De chaque côté, la Seine et les lumières des quais. Moi, j'avais l'impression d'être sur le pont-promenade d'un bateau échoué en pleine nuit.

« Au bureau, un homme me faisait travailler... Il était gentil avec moi... Il était plus âgé... Au bout d'un certain temps, il a voulu se marier... »

On aurait dit qu'elle cherchait à se justifier vis-à-vis d'un ami d'enfance dont elle n'avait plus eu de nouvelles depuis longtemps, et qu'elle aurait rencontré par hasard dans la rue.

« Mais vous, ça vous plaisait de vous marier ? »

Elle a haussé les épaules, comme si j'avais prononcé une absurdité. À chaque instant, je m'attendais qu'elle dise : « Mais voyons, toi qui me connais si bien... »

Après tout, j'avais dû la connaître dans une vie antérieure.

« Il me disait toujours qu'il voulait mon bien... C'est vrai... Il veut mon bien... Il se prend un peu pour mon père... »

J'ai pensé qu'elle attendait un conseil de ma part. Elle n'avait sans doute pas l'habitude de se confier.

« Et il ne vous accompagne jamais aux réunions ? »

— Non. Il a trop de travail. »

Elle avait rencontré de Vere par un ami de jeunesse de son mari. Celui-ci avait emmené de Vere dîner chez eux à Neuilly. Elle me donnait tous ces détails, les sourcils froncés, comme si elle avait peur d'en oublier un, même le plus insignifiant.

Nous étions au bout de l'allée, en face de la statue de la Liberté. Un banc sur la droite. Je ne sais plus lequel de nous deux a pris l'initiative de s'y asseoir, ou alors nous avons eu la même idée en même temps. Je lui ai demandé si elle ne devait pas rentrer chez elle. Cela faisait la troisième ou la quatrième fois qu'elle assistait aux réunions de Guy de Vere, et qu'elle se retrouvait vers onze heures du soir devant l'escalier de la station Cambronne. Et chaque fois, à la perspective de retourner à Neuilly, elle éprouvait une sorte de découragement. Ainsi, elle était condamnée désormais à prendre toujours le métro sur

la même ligne. Changement à Étoile. Descente à Sablons...

Je sentais le contact de son épaule contre la mienne. Elle m'a dit qu'après ce dîner où elle avait rencontré Guy de Vere pour la première fois il l'avait invitée à une conférence qu'il faisait dans une petite salle du côté de l'Odéon. Ce jour-là, il était question du « Midi obscur » et de la « lumière verte ». À la sortie de la salle, elle avait marché au hasard dans le quartier. Elle flottait dans cette lumière verte et limpide dont parlait Guy de Vere. Cinq heures du soir. Il y avait beaucoup de circulation sur le boulevard et, au carrefour de l'Odéon, les gens la bousculaient parce qu'elle marchait à contre-courant et ne voulait pas descendre avec eux les escaliers de la station de métro. Une rue déserte montait doucement vers le jardin du Luxembourg. Et là, à mi-pente, elle était entrée dans un café, au coin d'un immeuble : Le Condé. « Tu connais Le Condé ? » Elle me tutoyait brusquement. Non, je ne connaissais pas Le Condé. À vrai dire, je n'aimais pas beaucoup ce quartier des Écoles. Il me rappelait mon enfance, les dortoirs d'un lycée d'où j'avais été renvoyé et un restaurant universitaire, du côté de la rue Dauphine, où j'étais bien obligé d'aller, avec une fausse carte d'étudiant. Je crevais de faim. Depuis, elle se réfú-

giait souvent au Condé. Elle avait vite fait la connaissance de la plupart des habitués, en particulier de deux écrivains : un certain Maurice Raphaël, et Arthur Adamov. Est-ce que j'en avais entendu parler ? Oui. Je savais qui était Adamov. Je l'avais même vu, à plusieurs reprises, près de Saint-Julien-le-Pauvre. Un regard inquiet. Je dirais même : épouvanté. Il marchait pieds nus dans des sandales. Elle n'avait lu aucun livre d'Adamov. Au Condé, il lui demandait quelquefois de le raccompagner à son hôtel, parce qu'il avait peur de marcher seul, la nuit. Depuis qu'elle fréquentait Le Condé, les autres lui avaient donné un surnom. Elle s'appelait Jacqueline, mais ils l'appelaient Louki. Si je voulais, elle me présenterait Adamov et les autres. Et aussi Jimmy Campbell, un chanteur anglais. Et un ami tunisien, Ali Cherif. Nous pourrions nous retrouver pendant la journée au Condé. Elle y allait aussi le soir, quand son mari était absent. Il rentrait souvent très tard de son travail. Elle a levé la tête vers moi et, après un moment d'hésitation, elle m'a dit que, chaque fois, c'était un peu plus difficile pour elle de retourner chez son mari à Neuilly. Elle paraissait soucieuse et elle n'a plus prononcé un seul mot.

L'heure du dernier métro. Nous étions seuls dans le wagon. Avant de prendre la correspon-

dance à Étoile, elle m'a donné son numéro de téléphone.

Encore aujourd'hui, il m'arrive d'entendre, le soir, une voix qui m'appelle par mon prénom, dans la rue. Une voix rauque. Elle traîne un peu sur les syllabes et je la reconnais tout de suite : la voix de Louki. Je me retourne, mais il n'y a personne. Pas seulement le soir, mais au creux de ces après-midi d'été où vous ne savez plus très bien en quelle année vous êtes. Tout va recommencer comme avant. Les mêmes jours, les mêmes nuits, les mêmes lieux, les mêmes rencontres. L'Éternel Retour.

Souvent j'entends la voix dans mes rêves. Tout est si précis — jusqu'au moindre détail — que je me demande, au réveil, comment cela est possible. L'autre nuit, j'ai rêvé que je sortais de l'immeuble de Guy de Vere, à la même heure que celle où nous en étions sortis, Louki et moi, la première fois. J'ai regardé ma montre. Onze heures du soir. À l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il y avait du lierre. J'ai franchi la grille et je traversais le square Cambronne en direction du métro aérien lorsque j'ai entendu la voix de Louki. Elle m'appelait : « Roland... » À deux reprises. J'ai senti de

l'ironie dans sa voix. Elle se moquait de mon prénom, au début, un prénom qui n'était pas le mien. Je l'avais choisi pour simplifier les choses, un prénom passe-partout, qui pouvait servir aussi de nom de famille. C'était pratique, Roland. Et si français, surtout. Mon vrai nom était trop exotique. En ce temps-là, j'évitais d'attirer l'attention sur moi. « Roland... » Je me suis retourné. Personne. J'étais au milieu du square, comme la première fois quand nous ne savions pas quoi nous dire. Au réveil, j'ai décidé d'aller à l'ancienne adresse de Guy de Vere pour vérifier s'il y avait bien du lierre à la fenêtre du rez-de-chaussée. J'ai pris le métro jusqu'à Cambronne. C'était la ligne de Louki quand elle retournait encore chez son mari, à Neuilly. Je l'accompagnais et nous descendions souvent à la station Argentine, près de l'hôtel où j'habitais. Chaque fois, elle serait bien restée toute la nuit dans ma chambre, mais elle faisait un dernier effort et rentrait à Neuilly... Et puis, une nuit, elle est restée avec moi, à Argentine.

J'ai éprouvé une drôle de sensation en marchant le matin square Cambronne, puisque c'était toujours la nuit que nous allions chez Guy de Vere. J'ai poussé la grille et je me suis dit que je n'avais aucune chance de le rencontrer après tout ce temps. Plus de librairie

Véga boulevard Saint-Germain et plus de Guy de Vere à Paris. Et plus de Louki. Mais à la fenêtre du rez-de-chaussée, le lierre était là, comme dans mon rêve. Cela me causait un grand trouble. L'autre nuit, était-ce vraiment un rêve ? Je suis resté un instant immobile devant la fenêtre. J'espérais entendre la voix de Louki. Elle m'appellerait encore une fois. Non. Rien. Le silence. Mais je n'avais pas du tout l'impression que depuis l'époque de Guy de Vere le temps avait passé. Au contraire, il s'était figé dans une sorte d'éternité. Je me suis souvenu du texte que j'essayais d'écrire quand j'avais connu Louki. Je l'avais intitulé *Les Zones neutres*. Il existait à Paris des zones intermédiaires, des *no man's land* où l'on était à la lisière de tout, en transit, ou même en suspens. On y jouissait d'une certaine immunité. J'aurais pu les appeler zones franches, mais zones neutres était plus exact. Un soir, au Condé, j'avais demandé son avis à Maurice Raphaël puisqu'il était écrivain. Il avait haussé les épaules et m'avait lancé un sourire narquois : « C'est à vous de savoir, mon vieux... Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir... Disons "neutres" et n'en parlons plus... » Le square Cambronne et le quartier entre Ségur et Dupleix, toutes ces rues qui débouchaient sur les passerelles du métro aérien appartenaient à une zone neutre,

et ce n'était pas un hasard si j'y avais rencontré Louki.

Ce texte, je l'ai perdu. Cinq pages que j'avais dactylographiées sur la machine que m'avait prêtée Zacharias, un client du Condé. J'avais écrit en dédicace : *Pour Louki des zones neutres*. Je ne sais pas ce qu'elle avait pensé de cette œuvre. Je ne crois pas qu'elle l'avait lue jusqu'au bout. C'était un texte un peu rebutant, une énumération par arrondissements avec les noms des rues qui délimitaient ces zones neutres. Parfois, un pâté de maisons, ou alors une étendue beaucoup plus vaste. Un après-midi que nous étions tous les deux au Condé, elle venait de lire la dédicace et elle m'avait dit : « Tu sais, Roland, on pourrait aller vivre une semaine dans chacun des quartiers dont tu parles... »

La rue d'Argentine où je louais une chambre d'hôtel était bien dans une zone neutre. Qui aurait pu venir m'y chercher ? Les rares personnes que je croisais là-bas devaient être mortes pour l'état civil. Un jour, en feuilletant un journal, j'étais tombé à la rubrique « publications judiciaires » sur un entrefilet dont le titre était : « Déclaration d'absence ». Un certain Tarride n'avait plus reparu à son domicile

ni donné de ses nouvelles depuis trente ans, et le tribunal de grande instance l'avait déclaré « absent ». J'avais montré cette annonce à Louki. Nous étions dans ma chambre, rue d'Argentine. Je lui avais dit que j'étais sûr que ce type habitait la rue, avec des dizaines d'autres qui avaient été déclarés « absents », eux aussi. D'ailleurs, les immeubles voisins de mon hôtel portaient tous l'inscription « appartements meublés ». Des lieux de passage où l'on ne demandait l'identité de personne et où l'on pouvait se cacher. Ce jour-là, nous avions fêté avec les autres, au Condé, l'anniversaire de la Houpa. Ils nous avaient fait boire. De retour dans la chambre, nous étions légèrement ivres. J'ai ouvert la fenêtre. J'ai appelé le plus fort possible : « Tarride ! Tarride !... » La rue était déserte et ce nom résonnait d'une drôle de façon. J'avais même l'impression que l'écho le répercutait. Louki est venue à côté de moi, et elle a crié elle aussi : « Tarride !... Tarride !... » Une blague enfantine qui nous faisait rire. Mais je finissais par croire que cet homme allait se manifester et que nous ressusciterions tous les absents qui hantaient cette rue. Au bout de quelque temps, le veilleur de nuit de l'hôtel est venu frapper à notre porte. Il a dit d'une voix d'outre-tombe : « Un peu de silence, s'il vous plaît. » Nous l'avons entendu descendre

l'escalier de son pas lourd. Alors, j'en ai conclu qu'il était lui-même un absent comme le dénommé Tarride et tous ceux qui se cachaient dans les meublés de la rue d'Argentine.

J'y pensais chaque fois que je longuais cette rue pour rentrer dans ma chambre. Louki m'avait dit qu'elle aussi, avant de se marier, elle avait habité deux hôtels de ce quartier, juste un peu plus au nord, rue d'Armaillé, puis rue de l'Étoile. À cette époque-là, nous avions dû nous croiser sans nous voir.

Je me souviens du soir où elle a décidé de ne plus retourner chez son mari. Au Condé, ce jour-là, elle m'avait présenté Adamov et Ali Cherif. Je transportais la machine à écrire que m'avait prêtée Zacharias. Je voulais commencer *Les Zones neutres*.

J'ai posé la machine sur la petite table en pitchpin de la chambre. J'avais déjà en tête la première phrase : « Les zones neutres ont au moins cet avantage : elles ne sont qu'un point de départ et on les quitte, un jour ou l'autre. » Je savais que, devant la machine à écrire, tout serait beaucoup moins simple. Il faudrait sans doute rayer cette première phrase. Et la suivante. Et pourtant, je me sentais plein de courage.

Elle devait rentrer pour dîner à Neuilly, mais à huit heures elle était toujours allongée sur le lit. Elle n'allumait pas la lampe de chevet. J'ai fini par lui rappeler qu'il était l'heure.

« L'heure de quoi ? »

Au ton de sa voix, j'ai compris qu'elle ne prendrait plus jamais le métro pour descendre à la station Sablons. Un long silence entre nous. Je me suis assis devant la machine à écrire et j'ai pianoté sur les touches.

« On pourrait aller au cinéma, m'a-t-elle dit. Ça passerait le temps. »

Il suffisait de traverser l'avenue de la Grande-Armée et l'on tombait sur le Studio Obligado. Ni l'un ni l'autre, ce soir-là, nous n'avons prêté attention au film. Je crois que les spectateurs étaient peu nombreux dans la salle. Quelques personnes qu'un tribunal avait déclarées « absentes » depuis longtemps ? Et nous-mêmes, qui étions-nous ? Je me tournais vers elle par moments. Elle ne regardait pas l'écran, elle avait la tête penchée et paraissait perdue dans ses pensées. Je craignais qu'elle ne se lève et qu'elle ne retourne à Neuilly. Mais non. Elle est restée jusqu'à la fin du film.

À la sortie du Studio Obligado, elle paraissait soulagée. Elle m'a dit que, désormais, c'était trop tard pour qu'elle rentre chez son mari. Il avait invité à dîner ce jour-là quelques amis à

lui. Voilà, c'était fini. Il n'y aurait plus jamais aucun dîner à Neuilly.

Nous ne sommes pas revenus tout de suite dans la chambre. Nous nous sommes longtemps promenés dans cette zone neutre où nous nous étions réfugiés l'un et l'autre à des périodes différentes. Elle a voulu me montrer les hôtels où elle avait habité, rue d'Armaillé et rue de l'Étoile. J'essaye de me souvenir de ce qu'elle m'a dit cette nuit-là. C'était confus. Rien que des bribes. Et il est trop tard aujourd'hui pour retrouver les détails qui manquent ou que j'ai pu oublier. Très jeune, elle avait quitté sa mère et le quartier où elle habitait avec elle. Sa mère était morte. Il lui restait une amie de cette période qu'elle voyait de temps en temps, une certaine Jeannette Gaul. À deux ou trois reprises, nous avons dîné avec Jeannette Gaul rue d'Argentine, dans le restaurant délabré à côté de mon hôtel. Une blonde aux yeux verts. Louki m'avait dit qu'on l'appelait Tête de mort à cause de son visage émacié qui contrastait avec un corps aux courbes généreuses. Plus tard, Jeannette Gaul lui rendait visite à l'hôtel de la rue Cels et j'aurais dû me poser des questions le jour où je les ai surprises dans la chambre où il flottait une odeur d'éther. Et puis un après-midi de brise et de soleil sur les quais, en face de Notre-Dame... je

regardais les livres dans les boîtes des bouquinistes en les attendant toutes les deux. Jeannette Gaul avait dit qu'elle avait un rendez-vous rue des Grands-Degrés avec quelqu'un qui lui apporterait « un peu de neige »... Ça la faisait sourire, le mot « neige » alors que nous étions au mois de juillet... Dans l'une des boîtes vertes des bouquinistes, je suis tombé sur un livre de poche dont le titre était *Le Bel Été*. Oui, c'était un bel été puisqu'il me semblait éternel. Et je les ai vues, brusquement, sur l'autre trottoir du quai. Elles arrivaient de la rue des Grands-Degrés. Louki m'a fait un signe du bras. Elles marchaient vers moi dans le soleil et le silence. C'est ainsi qu'elles apparaissent souvent dans mes rêves, toutes les deux, du côté de Saint-Julien-le-Pauvre... Je crois que j'étais heureux, cet après-midi-là.

Je ne comprenais pas pourquoi on avait donné à Jeannette Gaul le surnom Tête de mort. À cause de ses pommettes hautes et de ses yeux bridés? Pourtant, rien dans son visage n'évoquait la mort. Elle en était encore à ce moment où la jeunesse est plus forte que tout. Rien — ni les nuits d'insomnie, ni la neige, comme elle disait — ne laissait sur elle la moindre trace. Pour combien de temps? J'aurais dû me méfier d'elle. Louki ne l'emmenait pas au Condé ni aux réunions de Guy de Vere comme

si cette fille était sa part d'ombre. Je ne les ai entendues parler qu'une fois, en ma présence, de leur passé commun, mais à demi-mot. J'avais l'impression qu'elles partageaient des secrets. Un jour que je sortais avec Louki de la station de métro Mabillon — un jour de novembre vers six heures du soir, la nuit était déjà tombée —, elle a reconnu quelqu'un assis à une table derrière la grande vitre de La Pergola. Elle a eu un léger mouvement de recul. Un homme d'une cinquantaine d'années, au visage sévère et aux cheveux bruns plaqués. Il nous faisait presque face et lui aussi aurait pu nous voir. Mais je crois qu'il parlait à quelqu'un à côté de lui. Elle m'a pris le bras et m'a entraîné de l'autre côté de la rue du Four. Elle m'a dit qu'elle avait connu ce type deux ans auparavant avec Jeannette Gaul et qu'il s'occupait d'un restaurant dans le IX^e arrondissement. Elle ne s'attendait pas du tout à le retrouver ici, sur la Rive gauche. Elle paraissait inquiète. Elle avait utilisé les mots « Rive gauche » comme si la Seine était une ligne de démarcation qui séparait deux villes étrangères l'une à l'autre, une sorte de rideau de fer. Et l'homme de La Pergola avait réussi à franchir cette frontière. Sa présence, là, au carrefour Mabillon, la préoccupait vraiment. Je lui ai demandé son nom. Mocellini. Et pourquoi elle voulait l'évi-

ter. Elle ne m'a pas répondu d'une manière claire. Simplement, ce type lui rappelait de mauvais souvenirs. Quand elle coupait les ponts avec les gens, c'était définitif, ils étaient morts pour elle. Si cet homme était encore vivant et qu'elle risquait de tomber sur lui, alors il valait mieux changer de quartier.

Je l'ai rassurée. La Pergola n'était pas un calé comme les autres, et sa clientèle un peu louche ne correspondait pas du tout au quartier studieux et bohème où nous marchions. Elle m'avait dit que ce Mocellini, elle l'avait connu dans le IX^e arrondissement ? Eh bien, justement, La Pergola était une sorte d'annexe de Pigalle à Saint-Germain-des-Prés sans qu'on comprenne très bien pourquoi. Il suffisait de choisir l'autre trottoir et d'éviter La Pergola. Pas besoin de changer de quartier.

J'aurais dû insister pour qu'elle m'en dise plus, mais je savais à peu près ce qu'elle me répondrait, si toutefois elle voulait bien me répondre... j'en avais tellement côtoyé dans mon enfance et mon adolescence, des Mocellini, de ces individus dont on se demande plus tard à quels trafics ils se livraient... N'avais-je pas vu souvent mon père en compagnie de ces gens-là ? Après toutes ces années, je pourrais faire des recherches sur le dénommé Mocellini. Mais à quoi bon ? Je n'apprendrais rien de

plus sur Louki que je ne savais déjà ou que je n'avais deviné. Sommes-nous vraiment responsables des comparses que nous n'avons pas choisis et que nous croisons au début de notre vie? Suis-je responsable de mon père et de toutes les ombres qui parlaient à voix basse avec lui dans les halls d'hôtel ou les arrière-salles de café et qui transportaient des valises dont j'ignorerai toujours le contenu? Ce soir-là, après cette mauvaise rencontre, nous suivions le boulevard Saint-Germain. Quand nous sommes entrés à la librairie Véga, elle paraissait soulagée. Elle avait une liste de quelques livres que lui avait recommandés Guy de Vere. Cette liste, je l'ai conservée. Il la donnait à chacun de ceux qui assistaient à ses réunions. « Vous n'êtes pas obligés de lire tout en même temps, avait-il l'habitude de dire. Choisissez plutôt un seul livre et lisez-en une page chaque soir, avant de vous endormir. »

L'Alter Ego céleste

L'Ami de Dieu dans l'Oberland

Chant de la Perle

La Colonne de l'Aurore

Les Douze Sauveurs du Trésor de lumière

Organes ou centres subtils

La Roseraie du mystère

La Septième Vallée

De petits fascicules à couverture vert pâle. Au début, dans ma chambre de la rue d'Argentine, il nous arrivait d'en faire la lecture à voix haute, Louki et moi. C'était une sorte de discipline, quand nous n'avions pas le moral. Je crois que nous ne lisions pas ces ouvrages de la même façon. Elle espérait y découvrir un sens à la vie, alors que c'était la sonorité des mots et la musique des phrases qui me captivaient. Ce soir-là, à la librairie Véga, il me semble qu'elle avait oublié le dénommé Mocellini et tous les mauvais souvenirs que celui-ci lui évoquait. Aujourd'hui, je me rends compte que ce n'était pas seulement une ligne de conduite qu'elle cherchait en lisant les fascicules vert pâle et la biographie de Louise du Néant. Elle voulait s'évader, fuir toujours plus loin, rompre de manière brutale avec la vie courante, pour respirer à l'air libre. Et puis il y avait aussi cette peur panique, de temps en temps, à la perspective que les comparses que vous avez laissés derrière vous puissent vous retrouver et vous demander des comptes. Il fallait se cacher pour échapper à ces maîtres chanteurs en espérant qu'un jour vous seriez définitivement hors de leur portée. Là-haut, dans l'air des cimes. Ou l'air du large. Je comprenais bien ça. Moi aussi, je traînais encore

les mauvais souvenirs et les figures de cauchemar de mon enfance auxquels je comptais faire une fois pour toutes un bras d'honneur.

Je lui ai dit que c'était idiot de changer de trottoir. J'ai fini par la convaincre. Désormais, à la sortie du métro Mabillon, nous n'évitions plus La Pergola. Un soir, je l'ai même entraînée à l'intérieur de ce café. Nous étions debout devant le comptoir et nous attendions Mocellini de pied ferme. Et toutes les autres ombres du passé. Avec moi, elle ne craignait rien. Pas de meilleur moyen que de regarder droit dans les yeux les fantômes pour qu'ils se dissipent. Je crois qu'elle reprenait confiance et qu'elle n'aurait même pas bronché si Mocellini était apparu. Je lui avais conseillé de lui dire d'une voix ferme la phrase qui m'était familière dans ce genre de situation : « Mais non, monsieur... Ce n'est pas moi... Je suis désolée... Vous faites erreur... »

Nous avons vainement attendu Mocellini ce soir-là. Et jamais plus nous ne l'avons revu derrière la vitre.

Le mois de février où elle n'est pas rentrée chez son mari, il a beaucoup neigé et nous avions l'impression, rue d'Argentine, d'être

perdus dans un hôtel de haute montagne. Je m'apercevais qu'il était difficile de vivre dans une zone neutre. Vraiment, il valait mieux se rapprocher du centre. Le plus curieux dans cette rue d'Argentine — mais j'avais recensé quelques autres rues de Paris qui lui ressemblaient —, c'est qu'elle ne correspondait pas à l'arrondissement dont elle faisait partie. Elle ne correspondait à rien, elle était détachée de tout. Avec cette couche de neige, elle débouchait des deux côtés sur le vide. Il faudrait que je retrouve la liste des rues qui ne sont pas seulement des zones neutres mais des trous noirs dans Paris. Ou plutôt des éclats de cette matière sombre dont il est question en astronomie, une matière qui rend tout invisible et qui résisterait même aux ultraviolets, aux infrarouges et aux rayons X. Oui, à la longue, nous risquions d'être aspirés par la matière sombre.

Elle ne voulait pas rester dans un quartier trop proche du domicile de son mari. À peine deux stations de métro. Elle cherchait sur la Rive gauche un hôtel aux environs du Condé ou de l'appartement de Guy de Vere. Ainsi, elle pourrait faire le chemin à pied. Moi, j'avais peur de retourner de l'autre côté de la Seine vers ce VI^e arrondissement de mon enfance. Tant de souvenirs douloureux... Mais à quoi bon en parler puisque cet arrondissement n'existe plus

aujourd'hui que pour ceux qui y tiennent des boutiques de luxe et les riches étrangers qui y achètent des appartements... À l'époque, j'y trouvais encore des vestiges de mon enfance : les hôtels délabrés de la rue Dauphine, le hangar du catéchisme, le café du carrefour de l'Odéon où trafiquaient quelques déserteurs des bases américaines, l'escalier obscur du Vert-Galant, et cette inscription sur le mur crasseux de la rue Mazarine, que je lisais chaque fois que j'allais à l'école : NE TRAVAILLEZ JAMAIS.

Quand elle a loué une chambre un peu plus au sud, vers Montparnasse, moi je suis resté dans les parages de l'Étoile. Sur la Rive gauche, je voulais éviter de croiser des fantômes. Sauf au Condé et à la librairie Véga, je préférais ne pas trop m'attarder dans mon ancien quartier.

Et puis il fallait trouver de l'argent. Elle avait vendu un manteau de fourrure qui était sans doute un cadeau de son mari. Il ne lui restait plus qu'un imperméable trop léger pour affronter l'hiver. Elle lisait les petites annonces comme elle l'avait fait juste avant de se marier. Et de temps en temps, elle allait voir à Auteuil

un garagiste, un ancien ami de sa mère, qui lui venait en aide. J'ose à peine avouer à quel genre de travail je me livrais de mon côté. Mais pourquoi cacher la vérité ?

Un certain Béraud-Bedoin habitait dans le pâté de maisons de mon hôtel. Exactement au 8 de la rue de Saïgon. Un meublé. Je le croisais souvent et je ne me souviens plus de la première fois où nous avons engagé la conversation. Un individu au type sournois et aux cheveux ondulés, toujours vêtu avec une certaine recherche et affectant une désinvolture mondaine. J'étais assis en face de lui, à une table du café-restaurant de la rue d'Argentine, un après-midi de cet hiver où la neige tombait sur Paris. Je lui avais confié que je voulais « écrire » quand il m'avait posé la question habituelle : « Et vous, qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » Lui, Béraud-Bedoin, je n'avais pas très bien compris quelle était sa raison sociale. Je l'avais accompagné, cet après-midi-là, jusqu'à son « bureau » — « tout près d'ici », m'avait-il dit. Nos pas laissaient des traces dans la neige. Il suffisait de marcher tout droit jusqu'à la rue Chaligny. J'ai consulté un vieil annuaire de cette année-là pour savoir où « travaillait » exactement ce Béraud-Bedoin. Parfois, nous nous rappelons certains épisodes de notre vie et nous avons besoin de preuves pour être bien

sûr que nous n'avons pas rêvé. 14, rue Chalignin. « Éditions commerciales de France. » Ce devait être là. Aujourd'hui, je ne me sens pas le courage de me rendre sur place et de reconnaître l'immeuble. Je suis trop vieux. Ce jour-là, il ne m'avait pas fait monter à son bureau, mais nous nous étions retrouvés le lendemain à la même heure, au même café. Il m'a proposé un travail. Il s'agissait d'écrire plusieurs brochures concernant des sociétés ou des organismes dont il était plus ou moins démarcheur ou agent publicitaire, et qui seraient imprimées par sa maison d'édition. Il me payerait cinq mille francs de l'époque. C'est lui qui signerait les textes. Je lui servais de nègre. Il me fournirait toute la documentation. C'est ainsi que j'ai travaillé sur une dizaine de petits ouvrages, *Les Eaux minérales de La Bourboule*, *Le Tourisme en Côte d'Émeraude*, *Histoire des hôtels et des casinos de Bagnoles-de-l'Orne*, et à des monographies consacrées aux banques Jordaán, Seligmann, Mirabaud et Demachy. Chaque fois que je m'asseyais à ma table de travail, j'avais peur de m'endormir d'ennui. Mais c'était assez simple, il suffisait de mettre en forme les notes de Béraud-Bedoin. J'avais été surpris la première fois qu'il m'avait emmené au siège des Éditions commerciales de France : une pièce de rez-de-chaussée sans

fenêtre, mais à l'âge que j'avais, on ne se pose pas beaucoup de questions. On fait confiance à la vie. Deux ou trois mois plus tard, je n'ai plus eu aucune nouvelle de mon éditeur. Il ne m'avait donné que la moitié de la somme promise et cela me suffisait largement. Un jour — pourquoi pas demain si j'en ai la force —, il faudrait peut-être que j'aille en pèlerinage dans les rues de Saïgon et Chaligny, une zone neutre où Béraud-Bedoin et les Éditions commerciales de France se sont évaporés avec la neige de cet hiver-là. Mais non, après réflexion, je n'en ai vraiment pas le courage. Je me demande même si ces rues existent encore et si elles n'ont pas été absorbées une fois pour toutes par la matière sombre.

Je préfère remonter à pied les Champs-Élysées un soir de printemps. Ils n'existent plus vraiment aujourd'hui, mais, la nuit, ils font encore illusion. Peut-être sur les Champs-Élysées entendrai-je ta voix m'appeler par mon prénom... Le jour où tu as vendu le manteau de fourrure et l'émeraude montée en cabochon, il me restait environ deux mille francs de l'argent de Béraud-Bedoin. Nous étions riches. L'avenir était à nous. Ce soir-là, tu as eu

la gentillesse de venir me rejoindre dans le quartier de l'Étoile. C'était l'été, le même que celui où nous nous étions retrouvés sur les quais avec Tête de mort et que je vous voyais toutes les deux avancer vers moi. Nous sommes allés dans le restaurant au coin de la rue François-I^{er} et de la rue Marbeuf. On avait installé des tables sur le trottoir. Il faisait encore jour. Il n'y avait plus de circulation et l'on entendait le murmure des voix et des bruits de pas. Vers dix heures, quand nous descendions les Champs-Élysées, je me suis demandé si la nuit tomberait jamais et si ce ne serait pas une nuit blanche comme en Russie et dans les pays du Nord. Nous marchions sans but précis, nous avions toute la nuit devant nous. Il restait encore des taches de soleil sous les arcades de la rue de Rivoli. C'était le début de l'été, nous allions bientôt partir. Où ? Nous ne le savions pas encore. Peut-être à Majorque ou au Mexique. Peut-être à Londres ou à Rome. Les lieux n'avaient plus aucune importance, ils se confondaient les uns avec les autres. Notre seul but de voyage, c'était d'aller AU CŒUR DE L'ÉTÉ, là où le temps s'arrête et où les aiguilles de l'horloge marquent pour toujours la même heure : midi.

Au Palais-Royal, la nuit était tombée. Nous nous sommes arrêtés un instant à la terrasse

du Ruc-Univers avant de reprendre notre marche. Un chien nous a suivis le long de la rue de Rivoli jusqu'à Saint-Paul. Puis il est entré dans l'église. Nous ne sentions aucune fatigue, et Louki m'a dit qu'elle pourrait marcher toute la nuit. Nous traversions une zone neutre juste avant l'Arsenal, quelques rues désertes dont on se demandait si elles étaient habitées. Au premier étage d'un immeuble, nous avons remarqué deux grandes fenêtres éclairées. Nous nous sommes assis sur un banc, en face, et nous ne pouvions nous empêcher de regarder ces fenêtres. C'était la lampe à abat-jour rouge, tout au fond, qui répandait cette lumière sourde. On distinguait un miroir à l'encadrement doré sur le mur de gauche. Les autres murs étaient nus. Je guettais une silhouette qui passerait derrière les fenêtres, mais non, personne, apparemment, dans cette pièce dont on ne savait pas si elle était le salon ou une chambre à coucher.

« On devrait sonner à la porte de l'appartement, m'a dit Louki. Je suis sûre que quelqu'un nous attend. »

Le banc était au centre d'une sorte de terre-plein que formait l'intersection de deux rues. Des années plus tard, j'étais dans un taxi qui longeait l'Arsenal, en direction des quais. J'ai demandé au chauffeur de s'arrêter. Je voulais

retrouver le banc et l'immeuble. J'espérais que les deux fenêtres du premier étage seraient encore éclairées, après tout ce temps. Mais j'ai failli me perdre dans les quelques petites rues qui débouchaient sur les murs de la caserne des Célestins. Cette nuit-là, je lui avais dit que ce n'était pas la peine de sonner à la porte. Il n'y aurait personne. Et puis nous étions bien, là, sur ce banc. J'entendais même couler une fontaine quelque part.

« Tu es sûr ? a dit Louki. Moi, je n'entends rien... »

C'était nous deux qui habitions dans l'appartement, en face. Nous avions oublié d'éteindre la lumière. Et nous avions égaré la clé. Le chien de tout à l'heure devait nous attendre. Il s'était endormi dans notre chambre et il resterait là à nous attendre jusqu'à la fin des temps.

Plus tard, nous marchions vers le nord et, pour ne pas trop dériver, nous nous étions fixé un but : la place de la République, mais nous n'étions pas sûrs que nous suivions la bonne direction. Peu importe, nous pouvions toujours prendre le métro et revenir à Argentine, si nous étions perdus. Louki m'a dit qu'elle avait souvent été dans ce quartier, du temps de son enfance. L'ami de sa mère, Guy Lavigne, avait un garage aux environs. Oui, du côté

de République. Nous nous arrêtions devant chaque garage, mais ce n'était jamais le bon. Elle ne retrouvait plus le chemin. La prochaine fois qu'elle rendrait visite à ce Guy Lavigne, à Auteuil, il faudrait qu'elle lui demande l'adresse exacte de son ancien garage avant que ce type disparaisse, lui aussi. Ça n'avait l'air de rien mais c'était important. Sinon, on finit par n'avoir plus aucun point de repère dans la vie. Elle se rappelait que sa mère et Guy Lavigne l'emmenaient, après Pâques, le samedi, à la foire du Trône. Ils y allaient à pied par un grand boulevard interminable qui ressemblait à celui que nous suivions. C'était sans doute le même. Mais alors nous nous éloignons de la place de la République. Ces samedis-là elle marchait avec sa mère et Guy Lavigne jusqu'à la lisière du bois de Vincennes.

Il était près de minuit, et ce serait étrange de nous retrouver tous les deux devant la grille du zoo. Nous pourrions apercevoir les éléphants dans la pénombre. Mais là-bas, devant nous, s'ouvrait une clairière lumineuse au milieu de laquelle se dressait une statue. La place de la République. À mesure que nous nous en approchions, une musique jouait de plus en plus fort. Un bal ? J'ai demandé à Louki si c'était le 14 juillet. Elle ne le savait pas plus que moi. Depuis quelque temps, les jours et

les nuits se confondaient pour nous. La musique venait d'un café, presque au coin du boulevard et de la rue du Grand-Prieuré. Quelques clients assis à la terrasse.

Il était trop tard pour prendre le dernier métro. Juste après le café, un hôtel dont la porte était ouverte. Une ampoule nue éclairait un escalier très raide aux marches de bois noir. Le veilleur de nuit ne nous a même pas demandé nos noms. Il nous a simplement indiqué le numéro d'une chambre au premier étage. « À partir de maintenant, on pourrait peut-être habiter ici », ai-je dit à Louki.

Un lit d'une place mais il n'était pas trop étroit pour nous. Ni rideaux ni volets à la fenêtre. Nous l'avions laissée entrouverte à cause de la chaleur. En bas, la musique s'était tue, et nous entendions des éclats de rire. Elle m'a dit à l'oreille :

« Tu as raison. On devrait toujours rester ici. »

J'ai pensé que nous étions loin de Paris, dans un petit port de la Méditerranée. Chaque matin, à la même heure, nous suivions le chemin des plages. J'ai retenu l'adresse de l'hôtel : 2, rue du Grand-Prieuré. Hôtel Hivernia. Au cours de toutes les années mornes qui ont suivi, on me demandait quelquefois mon adresse ou mon numéro de téléphone, je

disais : « Vous n'avez qu'à m'écrire à l'hôtel Hivernia, 2, rue du Grand-Prieuré. On fera suivre. » Il faudrait que j'aille chercher toutes ces lettres qui m'attendent depuis si longtemps et qui sont demeurées sans réponse. Tu avais raison, nous aurions dû toujours rester là-bas.

J'ai revu Guy de Vere une dernière fois, bien des années plus tard. Dans la rue en pente qui descend vers l'Odéon, une voiture s'arrête à ma hauteur et j'entends quelqu'un m'appeler par mon ancien prénom. Je reconnais la voix, avant de me retourner. Il penche la tête par-dessus la vitre baissée de la portière. Il me sourit. Il n'a pas changé. Sauf les cheveux un peu plus courts.

C'était en juillet, à cinq heures du soir. Il faisait chaud. Nous nous sommes assis tous les deux sur le capot de la voiture pour parler. Je n'ai pas osé lui dire que nous étions à quelques mètres du Condé et de la porte par laquelle entrait toujours Louki, celle de l'ombre. Mais la porte n'existait plus. De ce côté-ci, il y avait une vitrine maintenant où étaient exposés des sacs en crocodile, des bottes, et même une selle et des cravaches. Au Prince de Condé. Maroquinerie.

« Alors, Roland, que devenez-vous ? »

C'était toujours la même voix claire, celle qui nous rendait accessibles les textes les plus hermétiques quand il nous les lisait. J'étais touché qu'il se souvienne encore de moi et de mon prénom de cette époque. Tant de gens assistaient aux réunions, square Lowendal... Certains ne venaient qu'une fois, par curiosité, d'autres étaient très assidus. Louki comptait parmi ces derniers. Et moi aussi. Pourtant, Guy de Vere ne cherchait aucun disciple. Il ne se considérait pas du tout comme un maître à penser et il se refusait à exercer une emprise quelconque sur les autres. C'était eux qui venaient à lui, sans qu'il les sollicite. Quelquefois, on devinait qu'il aurait préféré rester tout seul à rêver, mais il ne pouvait rien leur refuser, et surtout pas son aide pour qu'ils voient plus clair en eux-mêmes.

« Et vous, vous êtes de retour à Paris ? »

De Vere a souri et m'a considéré d'un regard ironique.

« Vous êtes toujours le même, Roland... Vous répondez à une question par une autre question... »

Cela non plus il ne l'avait pas oublié. Il me plaisait souvent là-dessus. Il me disait que si j'avais été boxeur, j'aurais été un maître de la feinte.

« ...Je n'habite plus Paris depuis longtemps, Roland... Je vis maintenant au Mexique... Il faudra que je vous donne mon adresse... »

Le jour où j'étais allé vérifier s'il y avait bien du lierre au rez-de-chaussée de son ancien immeuble, j'avais demandé à la concierge, au cas où elle la connaîtrait, la nouvelle adresse de Guy de Vere. Elle m'avait dit simplement : « Parti sans laisser d'adresse. » Je lui ai raconté ce pèlerinage square Lowendal.

« Vous êtes incorrigible, Roland, avec votre histoire de lierre... Je vous ai connu très jeune, non ? Quel âge aviez-vous ?

— Vingt ans.

— Eh bien, il me semble que déjà, à cet âge-là, vous partiez à la recherche du lierre perdu. Je me trompe ? »

Son regard ne me quittait pas et il se voilait d'une ombre de tristesse. Nous pensions peut-être à la même chose, mais je n'osais pas prononcer le nom de Louki.

« C'est drôle, lui ai-je dit. Du temps de nos réunions, j'allais souvent dans ce café qui n'est plus un café. »

Et je lui désignai, à quelques mètres de nous, la maroquinerie Au Prince de Condé.

« Mais oui, m'a-t-il dit. Paris a beaucoup changé ces dernières années. »

Il me considérait en fronçant les sourcils,

comme s'il voulait se rappeler un lointain souvenir.

« Vous travaillez toujours sur les zones neutres? »

La question était tombée d'une manière si abrupte que je n'ai pas compris tout de suite à quoi il faisait allusion.

« C'était assez intéressant, votre texte sur les zones neutres... »

Mon Dieu, quelle mémoire... J'avais oublié que je lui avais fait lire ce texte. Un soir, à la fin de l'une de nos réunions chez lui, nous étions restés les derniers, Louki et moi. Je lui avais demandé s'il n'aurait pas un livre concernant l'Éternel Retour. Nous étions dans son bureau et il jetait un œil sur quelques rayonnages de sa bibliothèque. Il avait enfin trouvé un ouvrage à la couverture blanc et noir : *Nietzsche : Philosophie de l'Éternel Retour du même*, qu'il m'avait donné et que j'avais lu les jours suivants avec beaucoup d'attention. Dans la poche de ma veste, les quelques pages dactylographiées concernant les zones neutres. Je voulais les lui donner pour avoir son avis, mais j'hésitais. C'est seulement avant de partir, sur le palier, que je me suis décidé, d'un geste brusque, à lui tendre l'enveloppe où j'avais rassemblé ces quelques pages — sans lui dire un mot.

« Vous étiez aussi très intéressé par l'astro-

nomie, a-t-il dit. En particulier par la matière sombre... »

Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il se rappelait ça. Au fond, il avait toujours été très attentif aux autres, mais sur le moment on ne s'en apercevait pas.

« C'est dommage, lui ai-je dit, qu'il n'y ait pas une réunion ce soir square Lowendal, comme avant... »

Il a paru surpris par mes paroles. Il m'a souri.

« Toujours votre obsession de l'Éternel Retour... »

Nous marchions maintenant de long en large sur le trottoir et, chaque fois, nos pas nous ramenaient devant la maroquinerie Au Prince de Condé.

« Vous vous rappelez le soir où il y a eu une panne d'électricité chez vous et où vous nous parliez dans le noir ? lui ai-je demandé.

— Non.

— Je vais vous avouer quelque chose. J'ai failli avoir une crise de fou rire, ce soir-là.

— Vous auriez dû vous laisser aller, m'a-t-il dit d'un ton de reproche. Le rire est communicatif. Nous aurions tous ri dans le noir. »

Il a regardé sa montre.

« Je vais être obligé de vous quitter. Je dois préparer mes bagages. Je repars demain. Et je

n'ai même pas eu le temps de vous demander ce que vous faites à présent. »

Il a sorti un agenda de la poche intérieure de sa veste et en a déchiré une feuille.

« Je vous donne mon adresse au Mexique. Vous devriez vraiment venir me voir. »

Il prenait brusquement un ton impératif, comme s'il voulait m'entraîner avec lui et me sauver de moi-même. Et du présent.

« Et puis, je continue les réunions là-bas. Venez. Je compte sur vous. »

Il me tendait la feuille.

« Vous avez aussi mon numéro de téléphone. Cette fois-ci, ne nous perdons pas de vue. »

Dans la voiture, il a penché de nouveau la tête par-dessus la vitre baissée de la portière.

« Dites-moi... Je pense souvent à Louki... Je n'ai toujours pas compris pourquoi... »

Il était ému. Lui qui parlait toujours sans hésiter et de façon si claire, il cherchait ses mots.

« C'est idiot, ce que je vous dis... Il n'y a rien à comprendre... Quand on aime vraiment quelqu'un, il faut accepter sa part de mystère... Et c'est pour ça qu'on l'aime... Hein, Roland?... »

Il a démarré brusquement, sans doute pour couper court à son émotion. Et à la mienne. Il a eu le temps de me dire :

« À très vite, Roland. »

J'étais seul devant la maroquinerie Au Prince de Condé. J'ai collé mon front à la vitrine pour voir s'il restait un vestige quelconque du café : un pan de mur, la porte du fond donnant accès au téléphone mural, l'escalier en colimaçon qui menait au petit appartement de Mme Chadly. Rien. Tout était lisse et tendu d'un tissu couleur orange. Et c'était partout comme cela dans le quartier. Au moins, on ne risquait pas de rencontrer des fantômes. Les fantômes eux-mêmes étaient morts. Rien à craindre à la sortie du métro Mabillon. Plus de Pergola et plus de Mocellini derrière la vitre.

Je marchais d'un pas léger comme si j'étais arrivé un soir de juillet dans une ville étrangère. Je m'étais mis à siffler l'air d'une chanson mexicaine. Mais cette fausse insouciance n'a pas duré longtemps. Je longeais les grilles du Luxembourg et le refrain de *Ay Jalisco no te rajes* s'est éteint sur mes lèvres. Une affiche était collée au tronc de l'un des grands arbres qui nous abritent de leur feuillage jusqu'à l'entrée des jardins, là-haut, à Saint-Michel. « Cet arbre est dangereux. Il va être abattu prochainement. Il sera remplacé dès cet hiver. » Pendant quelques instants, j'ai cru que je faisais un mauvais rêve. Je demeurais là, pétrifié, à lire et à relire cet arrêt de mort. Un passant

est venu me dire : « Vous vous sentez mal, monsieur? », puis il s'est éloigné, sans doute déçu par mon regard fixe. Dans ce monde où j'avais de plus en plus l'impression d'être un survivant, on décapitait aussi les arbres... J'ai poursuivi ma marche en essayant de penser à autre chose, mais c'était difficile. Je ne pouvais pas oublier cette affiche et cet arbre condamné à mort. Je me demandais comment étaient les têtes des membres du tribunal et celle du bourreau. J'ai recouvré mon calme. Pour me reconforter, j'imaginais que Guy de Vere marchait à mes côtés et qu'il me répétait de sa voix douce : « ... Mais non, Roland, c'est un mauvais rêve... on ne décapite pas les arbres... »

J'avais dépassé la grille d'entrée du jardin et je suivais la partie du boulevard qui mène à Port-Royal. Un soir, avec Louki, nous avons raccompagné par ici un garçon de notre âge dont nous avons fait la connaissance au Condé. Il nous avait désigné, sur notre droite, le bâtiment de l'École des mines en nous déclarant d'une voix triste, comme si cet aveu lui pesait, qu'il était élève dans cette école.

« Vous croyez que je dois y rester? »

J'avais senti qu'il guettait un encouragement de notre part pour l'aider à sauter le pas. Je lui avais dit : « Mais non, mon vieux, n'y restez pas... Prenez le large... »

Il s'était tourné vers Louki. Il attendait son avis à elle aussi. Elle lui avait expliqué que depuis qu'on l'avait refusée au lycée Jules-Ferry, elle se méfiait beaucoup des écoles. Je crois que cela avait achevé de le convaincre. Le lendemain, au Condé, il nous avait dit que l'École des mines, c'était fini pour lui.

Souvent, elle et moi, nous prenions ce même chemin pour rentrer à son hôtel. C'était un détour, mais nous avions l'habitude de marcher. Était-ce vraiment un détour ? Mais non, en y réfléchissant bien, une ligne droite, me semble-t-il, vers l'intérieur des terres. La nuit, le long de l'avenue Denfert-Rochereau, nous étions dans une ville de province, à cause du silence et de tous les hospices religieux dont les portails se succédaient. L'autre jour, j'ai suivi à pied la rue bordée de platanes et de hauts murs qui sépare en deux le cimetière du Montparnasse. C'était aussi le chemin de son hôtel. Je me souviens qu'elle préférait l'éviter, et c'est pour cela que nous passions par Denfert-Rochereau. Mais, les derniers temps, nous n'avions plus peur de rien et nous trouvions que cette rue qui coupe le cimetière ne manquait pas d'un certain charme, la nuit sous sa voûte de feuillage. Aucune voiture n'y passait à cette heure-là et nous n'y croisions jamais personne. J'avais oublié de l'inscrire dans la

liste des zones neutres. Elle était plutôt une frontière. Quand nous arrivions au bout, nous entrions dans un pays où nous étions à l'abri de tout. La semaine dernière, ce n'était pas la nuit que j'y marchais mais en fin d'après-midi. Je n'y étais pas retourné depuis que nous la suivions ensemble ou que j'allais te rejoindre à l'hôtel. J'ai eu un moment l'illusion qu'au-delà du cimetière je te retrouverais. Là-bas, ce serait l'Éternel Retour. Le même geste qu'avant pour prendre à la réception la clé de ta chambre. Le même escalier raide. La même porte blanche avec son numéro : 11. La même attente. Et puis les mêmes lèvres, le même parfum et la même chevelure qui se dénoue en cascade.

J'entendais encore de Vere me dire au sujet de Louki :

« Je n'ai toujours pas compris pourquoi... Quand on aime vraiment quelqu'un, il faut accepter sa part de mystère... »

Quel mystère ? J'étais convaincu que nous nous ressemblions l'un et l'autre, puisque nous avions souvent des transmissions de pensée. Nous étions sur la même longueur d'onde. Nés la même année et le même mois. Pourtant, il faut croire qu'il existait une différence entre nous.

Non, moi non plus je n'arrive pas à com-

prendre... Surtout lorsque je me souviens des dernières semaines. Le mois de novembre, les jours qui raccourcissent, les pluies d'automne, rien de tout cela ne semblait entamer notre moral. Nous faisons même des projets de voyage. Et puis, il régnait une ambiance joyeuse au Condé. Je ne sais plus qui avait introduit parmi les clients habituels ce Bob Storms qui se disait poète et metteur en scène anversoïs. Peut-être Adamov? Ou Maurice Raphaël? Il nous a bien fait rire, ce Bob Storms. Il avait un faible pour Louki et pour moi. Il voulait que nous passions l'été tous les deux dans sa grande maison de Majorque. Apparemment, il n'avait aucun souci d'ordre matériel. On disait qu'il collectionnait les tableaux... On dit tant de choses... Et puis les gens disparaissent un jour et on s'aperçoit qu'on ne savait rien d'eux, même pas leur véritable identité.

Pourquoi la silhouette massive de Bob Storms me revient-elle si fort en mémoire? Dans les instants de la vie les plus tristes, il y a souvent une note discordante et légère, une figure de bouffon flamand, un Bob Storms qui passe et qui aurait pu conjurer le malheur. Il se tenait debout au comptoir, comme si les chaises de bois risquaient de se fendre sous son poids. Il était si grand que sa corpulence ne se voyait pas. Toujours habillé d'une sorte de pourpoint

de velours dont le noir contrastait avec sa barbe et ses cheveux roux. Et d'une cape de la même couleur. Le soir où nous l'avions remarqué pour la première fois, il s'était dirigé vers notre table et nous avait dévisagés, Louki et moi. Puis il avait souri et avait chuchoté en se penchant vers nous : « Compagnons des mauvais jours, je vous souhaite une bonne nuit. » Quand il s'était aperçu que je connaissais un grand nombre de vers, il avait voulu se livrer à un concours avec moi. Ce serait à celui qui aurait le dernier mot. Il me récitait un vers, je devais lui en réciter un autre, et ainsi de suite. Cela durait très longtemps. Je n'avais aucun mérite à cela. J'étais une sorte d'analphabète, sans aucune culture générale, mais qui avait retenu des vers, comme ceux qui jouent n'importe quel morceau de musique au piano en ignorant le solfège. Bob Storms avait cet avantage sur moi : il connaissait aussi tout le répertoire de la poésie anglaise, espagnole et flamande. Debout au comptoir, il me lançait sur un air de défi :

I hear the Shadowy Horses, their long manes a-shake
ou bien :

Como todos los muertos que se olvidan
En un montón de perros apagados

ou alors :

*De burgemeester heeft ons iets misdaan,
Wij leerden, door zijn schuld, het leven haten.*

Il me fatiguait un peu mais c'était un très brave type, beaucoup plus âgé que nous. J'aurais aimé qu'il me raconte ses vies antérieures. Il répondait toujours à mes questions d'une manière évasive. Quand il sentait à son égard une trop grande curiosité, son exubérance fondait brusquement comme s'il avait quelque chose à cacher ou qu'il voulait brouiller les pistes. Il ne répondait pas et finissait par rompre le silence en éclatant de rire.

Il y a eu une soirée chez Bob Storms. Il nous avait invités, Louki et moi, avec les autres : Annet, Don Carlos, Bowing, Zacharias, Mireille, la Houpa, Ali Cherif et celui que nous avons convaincu de quitter l'École des mines. D'autres convives, mais je ne les connaissais pas. Il habitait quai d'Anjou un appartement dont l'étage supérieur était un immense atelier. Il nous recevait là pour une lecture d'une pièce qu'il voulait mettre en scène : *Hop Signor !* Nous sommes arrivés tous les deux avant les autres et j'ai été frappé par les candélabres qui éclai-

raient l'atelier, les marionnettes siciliennes et flamandes accrochées aux poutres, les miroirs et les meubles Renaissance. Bob Storms portait son pourpoint de velours noir. Une grande baie vitrée donnait sur la Seine. D'un geste protecteur, il a entouré l'épaule de Louki et la mienne et nous a dit sa phrase rituelle :

*Compagnons des mauvais jours
Je vous souhaite une bonne nuit.*

Puis il a sorti de sa poche une enveloppe et me l'a tendue. Il nous a expliqué que c'était les clés de sa maison de Majorque et que nous devrions y aller le plus vite possible. Et y rester jusqu'en septembre. Il trouvait que nous avions mauvaise mine. Quelle étrange soirée... La pièce ne comportait qu'un acte et les comédiens l'ont lue assez vite. Nous étions assis autour d'eux. De temps en temps, pendant la lecture, à un signe de Bob Storms, il fallait que nous criions tous, comme si nous faisons partie d'un chœur : « *Hop, Signor !...* » L'alcool circulait généreusement. Et d'autres substances vénéneuses. Un buffet avait été dressé au milieu du grand salon à l'étage inférieur. C'était Bob Storms lui-même qui servait les boissons dans des hanaps et des coupes de cristal. De plus en plus de monde. À un moment, Storms

m'a présenté un homme du même âge mais beaucoup plus petit que lui, un écrivain américain, un certain James Jones dont il disait qu'il était « son voisin de palier ». Nous finissions par ne plus très bien savoir, Louki et moi, ce que nous faisions là au milieu de tous ces inconnus. Tant de gens croisés à nos débuts dans la vie, qui ne le sauront jamais et que nous ne reconnaitrons jamais.

Nous nous sommes glissés vers la sortie. Nous étions sûrs que personne n'avait remarqué notre départ dans cette cohue. Mais à peine avions-nous passé la porte du salon que Bob Storms est venu nous rejoindre.

« Alors... Vous me faussez compagnie, les enfants? »

Il avait son sourire habituel, un sourire large qui le faisait ressembler avec sa barbe et sa haute stature à quelque personnage de la Renaissance ou du Grand Siècle, Rubens ou Buckingham. Et pourtant, une inquiétude perçait dans son regard.

« Vous ne vous êtes pas trop ennuyés? »

— Mais non, lui ai-je dit. C'était très bien, *Hop Signor...* »

De ses deux bras, il nous a entouré les épaules, à Louki et à moi, comme il l'avait fait dans l'atelier.

« Allons, j'espère vous voir demain... »

Il nous entraînait vers la porte en nous tenant toujours par les épaules.

« Et surtout, partez très vite à Majorque pour prendre l'air... Vous en avez besoin... Je vous ai donné les clés de la maison... »

Sur le palier, il nous a longuement regardés l'un et l'autre. Puis il m'a récité :

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre.

Nous descendions l'escalier, Louki et moi, et il se tenait penché par-dessus la rampe. Il attendait que je lui dise un vers, en réponse au sien, comme nous le faisons d'habitude. Mais je ne trouvais rien.

J'ai l'impression de confondre les saisons. Quelques jours après cette soirée, j'ai accompagné Louki à Auteuil. Il me semble que c'était en été, ou alors en hiver, par l'une de ces matinées limpides de froid, de soleil et de ciel bleu. Elle voulait rendre visite à Guy Lavigne, celui qui avait été l'ami de sa mère. J'ai préféré l'attendre. Nous nous étions fixé rendez-vous « dans une heure », au coin de la rue du garage. Je crois que nous avions l'intention de quitter Paris à cause des clés que nous avait données Bob Storms. Parfois, le cœur se serre à la pensée des choses qui auraient pu être et qui n'ont

pas été, mais je me dis qu'aujourd'hui encore la maison reste vide, à nous attendre. J'étais heureux, ce matin-là. Et léger. Et j'éprouvais une certaine ivresse. La ligne d'horizon était loin devant nous, là-bas, vers l'infini. Un garage au fond d'une rue calme. Je regrettais de n'avoir pas accompagné Louki chez ce Lavigne. Peut-être allait-il nous prêter une voiture pour que nous descendions vers le sud.

Je l'ai vue sortir par la petite porte du garage. Elle m'a fait un signe du bras, exactement le même que celui de l'autre fois, quand je les attendais, elle et Jeannette Gaul, l'été, sur les quais. Elle marche vers moi de ce même pas nonchalant, et l'on dirait qu'elle ralentit son allure, comme si le temps ne comptait plus. Elle me prend le bras et nous nous promenons dans le quartier. C'est là que nous habiterons un jour. D'ailleurs, nous y avons toujours habité. Nous suivons de petites rues, nous traversons un rond-point désert. Le village d'Auteuil se détache doucement de Paris. Ces immeubles de couleur ocre ou beige pourraient être sur la Côte d'Azur, et ces murs, on se demande s'ils cachent un jardin ou la lisière d'une forêt. Nous sommes arrivés sur la place de l'Église, devant la station de métro. Et là, je peux le dire maintenant que je n'ai plus rien à perdre : j'ai senti, pour la seule fois de ma vie, ce

qu'était l'Eternel Retour. Jusque-là, je m'efforçais de lire des ouvrages sur le sujet, avec une bonne volonté d'autodidacte. C'était juste avant de descendre les escaliers de la station de métro Église-d'Auteuil. Pourquoi à cet endroit? Je n'en sais rien et cela n'a aucune importance. Je suis resté un moment immobile et je lui ai serré le bras. Nous étions là, ensemble, à la même place, de toute éternité, et notre promenade à travers Auteuil, nous l'avions déjà faite au cours de mille et mille autres vies. Pas besoin de consulter ma montre. Je savais qu'il était midi.

C'est arrivé en novembre. Un samedi. Le matin et l'après-midi, j'étais resté rue d'Argentine à travailler sur les zones neutres. Je voulais étoffer les quatre pages, en écrire au moins trente. Cela ferait boule de neige et je pourrais atteindre les cent pages. J'avais rendez-vous avec Louki au Condé à cinq heures. J'avais décidé de quitter dans les prochains jours la rue d'Argentine. Il me semblait que j'étais guéri définitivement des plaies de mon enfance et de mon adolescence et que, désormais, je n'avais plus aucune raison de rester caché dans une zone neutre.

J'ai marché jusqu'à la station de métro Étoile. C'était la ligne que nous avions prise souvent. Louki et moi, pour aller aux réunions de Guy de Vere, la ligne que nous avions suivie à pied la première fois. Pendant la traversée de la Seine, j'ai remarqué qu'il y avait beaucoup de promeneurs sur l'allée des Cygnes. Changement à La Motte-Picquet-Grenelle.

Je suis descendu à Mabillon, et j'ai jeté un regard en direction de La Pergola, comme nous le faisons toujours. Mocellini n'était pas assis derrière la vitre.

Quand je suis entré au Condé, les aiguilles de l'horloge ronde sur le mur du fond marquaient exactement cinq heures. En général, ici, c'était l'heure creuse. Les tables étaient vides, sauf celle à côté de la porte où se tenaient Zacharias, Annet et Jean-Michel. Ils me lançaient tous les trois de drôles de regards. Ils ne disaient rien. Les visages de Zacharias et d'Annet étaient livides, sans doute à cause de la lumière qui tombait de la vitre. Ils ne m'ont pas répondu quand je leur ai dit bonjour. Ils me fixaient de leurs regards étranges, comme si j'avais fait quelque chose de mal. Les lèvres de Jean-Michel se sont contractées, et j'ai senti qu'il voulait me parler. Une mouche s'est posée sur le dos de la main de Zacharias et il l'a chassée d'un geste nerveux. Puis il a pris son verre

et il l'a bu, cul sec. Il s'est levé et il a marché vers moi. Il m'a dit d'une voix blanche : « Louki. Elle s'est jetée par la fenêtre. »

J'avais peur de me tromper de chemin. Je suis passé par Raspail et la rue qui coupe le cimetière. Arrivé au bout, je ne savais plus si je devais continuer à marcher tout droit ou suivre la rue Froidevaux. J'ai suivi la rue Froidevaux. À partir de cet instant-là, il y a eu une absence dans ma vie, un blanc, qui ne me causait pas simplement une sensation de vide, mais que je ne pouvais pas soutenir du regard. Tout ce blanc m'éblouissait d'une lumière vive, irradiante. Et cela sera comme ça, jusqu'à la fin.

Beaucoup plus tard, à Broussais, j'étais dans une salle d'attente. Un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux gris en brosse et qui portait un manteau à chevrons, attendait lui aussi sur la banquette, de l'autre côté de la salle. À part lui et moi, il n'y avait personne. L'infirmière est venue me dire qu'elle était morte. Il s'est rapproché de nous comme s'il était concerné. J'ai pensé que c'était Guy Lavigne, l'ami de sa mère qu'elle allait voir à Auteuil dans son garage. Je lui ai demandé :

« Vous êtes Guy Lavigne ? »

Il a hoché la tête.

« Non. Je m'appelle Pierre Caislev. »

Nous sommes sortis ensemble de Broussais. Il faisait nuit. Nous marchions côte à côte le long de la rue Didot.

« Et vous, vous êtes Roland, je suppose ? »

Comment pouvait-il savoir mon nom ? J'avais de la peine à marcher. Ce blanc, cette lumière irradiante devant moi...

« Elle n'a pas laissé de lettre ? lui ai-je demandé.

— Non. Rien. »

C'est lui qui m'a tout dit. Elle se trouvait dans la chambre avec une certaine Jeannette Gaul que l'on appelait Tête de mort. Mais comment connaissait-il le surnom de Jeannette ? Elle était sortie sur le balcon. Elle avait passé une jambe par-dessus la balustrade. L'autre avait essayé de la retenir par le pan de sa robe de chambre. Mais c'était trop tard. Elle avait eu le temps de prononcer quelques mots, comme si elle se parlait à elle-même pour se donner du courage :

« Ça y est. Laisse-toi aller. »